

Les enquêtes de Maximime et Vincent

7 - un cambrioleur méticuleux



Jean-Charles Conus

Cette histoire est écrite selon la nouvelle graphie.
Elle est une pure fiction, et toute ressemblance
avec des faits réels ou ayant existé n'est
que pure coïncidence.

Dans les textes, il y a des fautes volontaires,
c'est ma signature. Je trouve que l'on ne respecte
pas assez les noms propres, aussi, j'ai décidé de
ne pas mettre d'apostrophe devant eux !

Les dialogues sont précédés de l'initiale
du prénom de la personne qui parle.

Jean-Charles Conus

Photo de couverture libre de droits : fotomelia.com

... à la mémoire de Maurice Leblanc, auteur de Arsène Lupin.

septembre 2015

septembre 2019

Introduction

Maximine Delaroche et Vincent Dupertuis sont de grands enquêteurs. Chacun s'est peu à peu spécialisé dans un domaine, Maximine avec ses nombreuses études et sa manière minutieuse d'enquêter, et Vincent qui, ayant fait moins d'études, faute de moyens financiers, s'est quant à lui passionné pour les technologies. Il aime ça et il préfère tout de même le terrain.

Malgré ça, Vincent peut également être sur de petites affaires qui seraient juste bonnes pour l'apprenti de service. Avec Maximine, il cherche toujours un certain fantôme qui n'existe bien sûr pas.

De toutes leurs affaires, il y a les trop ordinaires dont ils s'en lasseraiient, et celles qui leur donnent bien du fil à retordre, comme si ce fil serait fait d'acier et non pas de vulgaire fer.

Affaires à suivre, donc...

Chapitre 1 : bien mal acquis...

Dans ce monde moderne, il arrive que la mécanique d'une voiture se dérègle, on va alors chez un garagiste, mais quand il s'agit de faire réparer le tissu d'un siège, c'est déjà plus problématique. Bien entendu, on ne parle pas là des soucis d'électronique que les constructeurs s'évertuent à placer pour donner l'impression de confort et causer de nombreuses heures de dépannage pour le mécanicien qui n'y connaît rien, à cette électronique.

On en passe aussi sur la mauvaise conception, juste pour le fun, le look... puisqu'il faut maintenant démonter les calandres et les parechocs pour changer les phares, quand ce n'est pas juste une ampoule... ou encore qu'il faut alors des yeux au bout des doigts pour voir ce que l'on fait quand il faut changer l'ampoule d'un phare. Et tous ces modèles de voitures... imaginez donc le nombre de pièces détachées qu'il faut gérer ? C'est une catastrophe organisée !

Imaginez que tous les fabricants prennent la peine de fabriquer, ne serait-ce qu'un modèle de voiture totalement identique... Oh combien serait le coût, mais surtout la simplicité de l'après-vente ! Pour ce qui est de l'habitacle, des sièges, donc, que ce soit d'une manière ou d'une autre, une rage de chien, les griffes d'une bête féroce ou un objet lourd que l'on a manipulé par inadvertance, on ne peut se retrouver avec un fauteuil éventré.

On peut certes envisager son remplacement, mais il y a aussi des selliers qui sont capables de faire un joli travail de couturier.

Ainsi donc, Monsieur Guillaume Vermont avait fait envoyer un de ses amis avec sa voiture à Romont chez un couturier automobile afin de faire réparer un siège. Il pouvait aller la rechercher ensuite une fois le travail fini, soit deux jours plus tard. Par chance, le sellier pouvait opérer rapidement, et c'était 2 jours de travail.

Par la même occasion, Monsieur Vermont souhaitait aussi passer chez des amis. Pas de problème ! Pour cela, il prend le train. Quelques minutes avant le départ, 7 messieurs envahissent le compartiment dont cinq d'entre eux fumaient. Si court que soit le trajet, la perspective de l'effectuer en une telle compagnie lui était désagréable. Il a donc pris son pardessus et ses journaux, et il est allé se réfugier dans le compartiment voisin où seule une dame s'y trouvait. À sa vue, elle a eu un geste de contrariété qui ne lui a pas échappé. Elle se penche vers un monsieur, sans doute son mari qui l'avait accompagnée.

Le monsieur observe Guillaume, et l'examen se termine à son avantage, car il parle bas à sa femme en souriant, de l'air dont on rassure un enfant qui a peur. Elle sourit à son tour, et glisse un oeil amical, comme si elle comprenait tout à coup que monsieur Vermont était un de ces galants hommes avec qui une femme peut rester enfermée durant des heures sans ne rien craindre.

Le mari lui dit rappeler son regret à ne pouvoir l'accompagner faute d'un rendez-vous urgent qui ne peut pas attendre.

Il l'embrasse affectueusement, et il s'en va.

La femme lui envoie de petits baisers discrets par la fenêtre, et agite son mouchoir. Un peu après, un coup de sifflet retentit. Les portes du train se ferment... et à ce moment précis, et malgré la technique, la porte s'ouvre et un homme surgit dans le compartiment.

Les portes se referment, et le train s'ébranle.

Au passage du type, la dame, qui était alors debout à ranger ses affaires poussait un cri de terreur et tombait sur la banquette. Il faut bien admettre que ces irruptions de la dernière seconde sont toujours désagréables.

Elles semblent équivoques et peu naturelles. Il doit y avoir quelque chose là-dessous. L'aspect du nouveau venu et son attitude avaient atténué la mauvaise impression produite par son acte précipité. De l'élégance presque, une cravate de bon goût, un visage énergique... mais au fait, où diable Guillaume avait-il vu ce visage ?, car le doute n'était pas possible, il l'avait vu quelque part...

Du moins, plus exactement, il retrouvait en lui une sorte de souvenir que laisse un portrait plusieurs fois aperçu. En même temps, il sentait l'inutilité de tout effort de mémoire, tant ce souvenir était vague. Ayant reporté son attention sur la dame, il était alors stupéfait de sa pâleur et du bouleversement marqué sur son visage. Elle regardait son voisin, car le nouveau s'était assis au même niveau qu'elle.

Elle avait une expression d'effroi, et Guillaume constatait qu'une de ses mains toute tremblante se glissait vers un petit sac de voyage posé sur la banquette à côté de ses genoux. Elle le saisit nerveusement et l'attire contre elle. Les yeux de la dame rencontraient ceux de Guillaume... Il a comme pu lire dans les siens tant de malaise et d'anxiété, qu'il ne pouvait alors pas s'empêcher de lui dire...

G: Vous n'êtes pas souffrante, Madame ? ...

Dois-je ouvrir cette fenêtre ?

...

Sans lui répondre, elle lui désigne l'individu avec un geste craintif. Guillaume lui sourit comme avait fait son mari, haussant les épaules, il lui explique par signes qu'elle n'avait rien à redouter, qu'il était là.

D'ailleurs, ce monsieur semblait bien inoffensif.

À cet instant, il se tourne vers eux l'un après l'autre, les regarde des pieds à la tête, puis se renforce dans son coin et ne bouge plus. Il y a eu un silence, mais la dame, comme si elle avait ramassé toute son énergie pour accomplir un acte désespéré, dit d'une voix à peine intelligible...

...: Savez-vous qui est dans le train ?

G: Qui ?

...: Mais lui... lui... je vous assure...

G: Qui, lui ?

...: Stéphane Dafflon !

...

Elle n'avait pas quitté des yeux le voyageur et c'était à lui et non à Guillaume qu'elle lançait les syllabes de ce nom inquiétant. Il baissait son chapeau sur son nez. Était-ce pour masquer son trouble, ou simplement, se préparait-il à dormir ?

Il lui fait une objection que ledit Stéphane Dafflon ne pouvait pas être ici même, mais la dame insistait à dire qu'il est là. Elle s'inquiétait. Guillaume lui réplique qu'il peut y avoir des coïncidences curieuses. Il la rassure encore. Guillaume déplaçait ses journaux, mais tout cela ne l'intéressait pas plus que ça. En outre, il était fatigué après avoir mal dormi, soucieux à cause de sa voiture. Il sentait ses paupières s'alourdir et sa tête s'incliner. Pour le réveiller, la dame lui arrachait ses journaux et le regardait avec indignation.

Bien évidemment, ce serait la dernière chose à faire si toutefois, ledit personnage est celui que la dame préconise. Guillaume luttait énergiquement en s'accrochant au paysage, aux nuées qui rayaient le ciel... et bientôt, tout cela se brouillait dans l'espace...

...l'image de la dame agitée et du monsieur assoupi s'effaçait dans son esprit, et il sombrait dans le profond silence du sommeil. Des rêves inconsistants et légers bientôt l'agrémentaient: un être qui jouait le rôle et portait le nom de Stéphane Dafflon y tenait une certaine place. Il évoluait à l'horizon, le dos chargé d'objets précieux, traversait des murs et démeublait des châteaux. La silhouette de cet être, qui n'était d'ailleurs plus Stéphane Dafflon, se précisait. Il venait vers lui, devenait de plus en plus grand, sautait dans le wagon avec une incroyable agilité, et retombait en plein sur sa poitrine. Une vive douleur, un cri déchirant...

Il se réveille...

L'homme, le voyageur serrait la gorge de Guillaume avec un genou sur la poitrine. Il voit cela très vaguement, car ses yeux étaient injectés de sang. Il voit aussi la dame qui se convulsait en proie à une attaque de nerfs. Guillaume n'essayait même pas de résister, il n'en avait pas la force: ses tempes bourdonnaient, il suffoquait...

Une minute encore... et c'était l'asphyxie. L'homme a dû le sentir. Il l'a relâché. Sans s'écarter, de la main droite, il tendait une corde où il avait préparé un noeud coulant, et d'un geste sec, il lui liait les deux poignets. En un instant, il était garroté, bâillonné, immobilisé. Il accomplissait cette besogne de la façon la plus naturelle du monde, avec une aisance où se révélait le savoir

d'un maître, d'un professionnel du vol et du crime.
 Pas un mot, pas un mouvement fébrile.
 Du sang-froid et de l'audace.
 Et Guillaume était là, sur la banquette, ficelé comme
 une momie, lui, Stéphane Dafflon !

En vérité, il y avait de quoi rire... et malgré la gravité
 des circonstances, il n'était pas sans apprécier tout ce que
 la situation comportait d'ironique et de savoureux.
 Stéphane Dafflon roulé comme un novice !, dévalisé comme
 le premier venu, car bien entendu, le bandit l'avait allégé
 de son portemonnaie et de son portefeuille !
 Stéphane Dafflon, victime à son tour, dupé, vaincu...
 Quelle aventure !

Restait la dame...

Il n'y prêtait même pas attention. Il se contentait de
 ramasser la petite sacoche qui gisait sur le tapis et d'en
 extraire les bijoux, portemonnaie, bibelots d'or et d'argent
 qu'elle contenait. La dame ouvrait un œil et tressaillit
 d'épouvante, ôta ses bagues et les tendit à l'homme comme
 pour lui épargner tout effort inutile. Il prit les bagues
 et la regardait: elle s'évanouit. Alors, toujours silencieux
 et tranquille, sans plus s'occuper d'eux, il regagnait sa place,
 allumait une cigarette et se livrait à un examen approfondi
 des trésors qu'il avait conquis, examen qui parut
 le satisfaire entièrement.

Guillaume était beaucoup moins satisfait. On ne parle pas
 des 12'000 francs dont il l'avait indument dépouillé:
 c'était un domage qu'il n'acceptait que momentanément
 et il comptait bien que cette somme rentrerait en
 sa possession dans le plus bref délai.

C'était pareil pour ses papiers fort importants que renfermait son portefeuille: projets, devis, adresses, listes de correspondants, etc.. Mais, pour le moment, un souci plus immédiat et plus sérieux le tracassait: qu'allait-il se produire ?

Comme on peut le penser, l'agitation causée par son passage à Lausanne ne lui avait pas échappé. Invité chez des amis qu'il fréquentait sous le nom de Guillaume Vermont, et pour qui la ressemblance avec Stéphane Dafflon était un sujet de plaisanteries affectueuses, il n'avait pu se grimer à sa guise, et sa présence avait été signalée. En outre, on avait vu un homme se précipiter dans le train. Qui était cet homme, sinon Stéphane Dafflon ?

Donc, inévitablement, fatalement, la gendarmerie de Romont est prévenue, et assistée d'un nombre respectable d'agents, se trouverait à l'arrivée du train, interrogerait les voyageurs suspects, et procéderait à une revue minutieuse des wagons.

Tout cela, Guillaume le prévoyait chaque fois, et il ne s'en était pas trop ému, certain que la police de Romont ne serait pas plus perspicace que celle de Lausanne, et qu'il saurait bien passer inaperçu, car ne lui suffirait-il pas de montrer négligemment sa carte de député, grâce à laquelle il avait déjà inspiré toute confiance au contrôleur de Lausanne ?

Mais combien les choses avaient changé !

Il n'était plus libre. Impossible de tenter un de ses coups habituels. Dans un des wagons, un gendarme découvrirait Monsieur Stéphane Dafflon qu'un hasard propice lui envoyait pieds et poings liés, docile comme un agneau, emballé, tout préparé.

Il n'aurait qu'à en prendre livraison, comme on reçoit un colis postal qui vous est adressé en gare. Et pour éviter ce fâcheux dénouement, que pourrait-il faire, entortillé dans ses cordes ?

Et le train filait vers Romont, unique et prochaine station. Un autre problème l'intriguait, où il était moins directement intéressé, mais dont la solution éveillait sa curiosité de professionnel. Quelles étaient les intentions de ce compagnon ?

Il aurait été seul qu'il aurait le temps de descendre à Romont en toute tranquillité, mais la dame ?

À peine la portière serait-elle ouverte, la dame si sage et si humble en ce moment, crierait, se démenterait, appellerait au secours !

Et de là son étonnement !, pourquoi ne la réduisait-il pas à la même impuissance que lui, ce qui lui aurait donné le loisir de disparaître avant que l'on s'aperçoive de son double méfait ?

Il fumait toujours, les yeux fixés sur l'espace qu'une pluie hésitante commençait à rayer les vitres de grandes lignes obliques. Une fois cependant, il se détournait, saisit le dépliant des horaires du trajet et le consulte.

La dame s'efforçait de rester évanouie, pour rassurer son ennemi, mais des quintes de toux provoquées par la fumée démentaient cet évanouissement.

Quant à Guillaume, il était fort mal à l'aise, et très courbaturé. Palézieux... À cet instant, l'homme se lève, et fait deux pas vers Guillaume. La dame s'empresse de répondre par un nouveau cri et par un évanouissement non simulé. Mais quel était son but, à lui ?

Il baisse la vitre du côté est. La pluie maintenant tombait avec rage, et son geste marquait l'ennui qu'il éprouvait à n'avoir ni parapluie ni pardessus. Il jette les yeux sur le filet: l'encas de la dame s'y trouvait. Il le prit. Il prend aussi le pardessus de Guillaume et le passe. On traversait la gare. Le type sort du compartiment. De sa place, Guillaume pouvait le voir. Allait-il sortir ?

L'ouverture de la porte allait fatalement faire arrêter le train. Tout à coup, le train se met à ralentir au passage d'un nouveau village après une forêt. En une minute, son allure est devenue lente. Des crissements de voie se sont fait entendre. Sans aucun doute, des travaux de consolidation étaient opérés dans cette partie et qui nécessitait le passage au ralenti des trains, et l'homme le savait. Il a pu ouvrir la porte, descendre et s'en aller paisiblement, non sans avoir au préalable demandé la fermeture de la portière. À peine avait-il disparu que le train a repris de la vitesse.

Un peu plus tard, un tunnel, puis c'est la vallée de la Glâne s'ouvre enfin, et encore plus tard, le train s'arrête enfin à la gare de Romont. Aussitôt, la dame recouvrait ses esprits et son premier soin a été de se lamenter sur la perte de ses bijoux. Guillaume l'implorait des yeux. Elle comprit et le délivrait du bâillon qui l'étouffait. Elle voulait aussi dénouer les liens, alors qu'il l'en empêchait...

G: Non non, surtout pas, il faut que la police voie les choses en l'état. Je désire qu'elle soit édifiée sur ce gredin...

...: Et si je tirais la sonnette d'alarme ?

G: Trop tard, il fallait y penser pendant qu'il m'attaquait...

...

...: Mais il m'aurait tuée ! Ah !, Monsieur, vous l'avais-je dit qu'il voyageait dans ce train ! Je l'ai reconnu tout de suite, d'après son portrait. Et le voilà parti avec mes bijoux !

G: On le retrouvera, n'ayez pas peur...

...: Retrouver Stéphane Dafflon ! Hum, jamais !

G: Cela dépend de vous, Madame. Écoutez. Dès l'arrivée, soyez à la portière, et appelez, faites du bruit. Des agents et des employés viendront... Racontez alors ce que vous avez vu, en quelques mots l'agression dont j'ai été victime et la fuite de Stéphane Dafflon, donnez son signalement, un chapeau mou, un parapluie, le vôtre, et un pardessus gris à taille...

...: Le vôtre ?

...

G: Comment le mien ? Mais non, le sien.

Moi, je n'en ai pas...

...: Il m'avait semblé qu'il n'en avait pas non plus quand il est monté...

G: Si si... à moins que ce ne soit un vêtement oublié dans le filet. En tout cas, il l'avait quand il est descendu, et c'est là l'essentiel... un pardessus gris, à taille, rappelez-vous... Ah !, j'oubliais... dites d'abord votre nom. Les fonctions de votre mari stimuleront le zèle de tous ces gens !

...: Oui, oui !

...

Sur le quai, on arrivait. La dame se penchait déjà à la portière.

Guillaume reprend d'une voix un peu forte, presque impérieuse, pour que ses paroles se portent...

G: Dites aussi mon nom: Guillaume Vermont. Au besoin, dites que vous me connaissez... Cela nous fera gagner du temps... l'important, c'est la poursuite de Stéphane Dafflon...

vos bijoux... Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas ?
Guillaume Vermont, un ami de votre mari !

...: Entendu... Guillaume Vermont...

...

Elle appelait et gesticulait. Un monsieur montait, suivi de plusieurs hommes. L'heure critique sonnait.

Haletante, la dame s'écrie...

C: Stéphane Dafflon... il nous a attaqués... il a volé mes bijoux... Je suis Madame Cécile Renaud... mon mari est sous-directeur des services pénitentiaires de Lausanne... Ah !, tenez, voici précisément mon frère, Georges Aeby, directeur du Crédit Suisse de Romont... vous devez savoir...

...: Calmez-vous, Madame...

...

Elle embrasse un jeune homme qui venait de la rejoindre, et que le gendarme saluait. Elle reprit...

C: Oui, Stéphane Dafflon... tandis que monsieur dormait, il s'est jeté à sa gorge... Monsieur Vermont, un ami de mon mari...

...

Le gendarme demande...

...: Mais où est-il, Stéphane Dafflon ?

C: Il a sauté du train au passage des travaux après avoir passé la forêt après Palézieux...

...: Oron-le-Châtel... Êtes-vous sûre que ce soit lui ?

C: Si j'en suis sûre ? Je l'ai parfaitement reconnu.

D'ailleurs, on l'a vu à la gare de Lausanne.

Il avait un chapeau mou...

...: Non pas... un chapeau de feutre dur, comme celui de ce Monsieur...

C: Un chapeau mou, je l'affirme, et un pardessus gris à taille...

...: En effet, j'ai le message qui signale ce pardessus gris à taille et à col de velours noir.

C: Oui, c'est juste, avec un col de velours noir !

...

Guillaume respirait. Ah !, la brave, l'excellente amie qu'il avait là ! Les agents ont débarrassé monsieur Vermont de ses entraves. Du sang coulait à ses lèvres.

Courbé en deux, avec un mouchoir sur la bouche, comme il convient à un individu qui est resté longtemps dans une position inconfortable et qui porte au visage la marque sanglante du bâillon, il dit au gendarme, d'une voix affaiblie...

G: Monsieur, c'était Stéphane Dafflon, il n'y a pas de doute...

En faisant vite, on le rattrapera... Je peux vous être d'une certaine utilité...

...

Le wagon qui devait servir aux constatations de la justice a été fermé, et un peu plus tard, le train repartait vers Fribourg.

On conduisait les victimes vers le bureau du chef de gare, à travers la foule de curieux qui encombraient le quai.

À ce moment-là, Guillaume a eu une hésitation.

Sous un prétexte quelconque, il pouvait s'éloigner, retrouver son automobile et filer. Attendre était dangereux.

Qu'un incident se produise, qu'un message survienne de Lausanne, et il était perdu. Oui, mais le voleur ?

Abandonné à ses propres ressources, dans une région qui ne lui était pas très familière, il ne devait pas espérer le rejoindre...

G: "Bah !, tentons le coup, et restons. La partie est difficile à gagner, mais si amusante à jouer !
Et l'enjeu en vaut la peine..."

...

Et comme on les priait de renouveler provisoirement leurs dépositions, Guillaume s'écrie...

G: Navré de vous dire ça, Monsieur le gendarme, actuellement, Stéphane Dafflon prend de l'avance. Mon automobile m'attend chez le couturier. Si vous voulez me faire le plaisir d'y aller, nous essaierions...

Le gendarme sourit d'un air fin...

...: L'idée n'est pas mauvaise... toutefois, elle est en voie d'exécution...

G: Ah !

...: Oui, Monsieur, des agents sont sur place... depuis un certain temps déjà. Ils recueillent les indices, les témoignages, et suivent la piste de Stéphane Dafflon...

...

Il n'a pas pu s'empêcher de hausser les épaules...

G: Excusez-moi, vos agents ne recueilleront ni indice ni témoignage...

...: Ah, et pourquoi, s'il vous plaît ?

G: Stéphane Dafflon se sera arrangé pour que personne ne le voie quitter le chantier. Il aura rejoint la première route et, de là...

...: Et de là, aux alentours de Oron où nous le pincerons...

G: Il n'y sera surement pas resté longtemps...

...: Oh ! oh ! Et selon vous, où donc se cache-t-il ?

G: Oh !, c'est bien simple. Dans le compartiment, Stéphane Dafflon a consulté mon horaire. Pour quelle raison ? Il y a non loin de l'endroit où il a disparu, une autre ligne avec une gare et un train qui s'y arrête forcément. À mon tour, je viens de consulter l'horaire. À Palézieux, la ligne se coupe en deux. On retrouve l'autre ligne au bas de Oron-la-ville qui va dans la Broye...

Ce n'est qu'une supposition, mais pour échapper, c'est sans doute le meilleur moyen... à moins qu'il ait été attendu vers Oron, cela va sans dire...

...: En vérité, Monsieur, c'est merveilleusement déduit. Quel esprit de déduction !

...

Entraîné par sa conviction, il avait peut-être commis une maladresse en faisant preuve de tant d'habileté. L'agent le regardait avec étonnement, et Guillaume a cru sentir qu'un soupçon l'effleurait. Oh !, à peine, car les photographies envoyées de tous côtés aux postes de gendarmerie étaient trop imparfaites.

Elles représentaient un Stéphane Dafflon trop différent de celui que l'agent avait devant lui, pour qu'il lui soit possible de le reconnaître. Mais, tout de même, il était troublé, et confusément inquiet. Il y a eu un moment de silence. Quelque chose d'équivoque et d'incertain arrêtaient leurs paroles. Un frisson de gêne secouait Guillaume. La chance allait-elle se tourner contre lui ? Se dominant, il se met à rire....

G: Mon Dieu, j'en oublie la perte de mon portefeuille et mon portemonnaie, et le désir de les retrouver. Il me semble que si vous vouliez bien me laisser un de vos agents, lui et moi, nous pourrions peut-être...

C: Oh !, je vous en prie, Monsieur le gendarme, écoutez Monsieur Verimont...

...

L'intervention de l'excellente amie Madame Cécile Renaud a été décisive. Prononcé par elle, la femme d'un personnage influent, le nom de Verimont devenait réellement le sien et lui conférait une identité qu'aucun soupçon ne pouvait atteindre. Le gendarme se relevait...

...: Croyez-le bien, je serais trop heureux, Monsieur Verimont de vous voir réussir. Autant que vous, je tiens à l'arrestation de Stéphane Dafflon...

G: Eh bien, alors...

...: Cependant, même en partant tout de suite, où que l'on aille, à commencer par Moudon et Payerne, il nous sera difficile de le retrouver !

G: Pourrions-nous au moins essayer... en allant directement à Payerne ?

...

L'agent le conduit jusqu'à leur automobile.

Un de ses agents, qu'il présente. Gaston Droux y prend place au volant. Guillaume s'installe. Quelques secondes après, ils quittent la gare. Guillaume était sauvé. Très rapidement, ils partent en direction de Payerne. La campagne était bien jolie à voir.

Guillaume ne connaissait pas la région, mais au sortir de la forêt, il aurait peut-être été possible d'apercevoir la région sud du lac de Neuchâtel. En tout cas, il était à gauche et à peine visible. De nuit, il est certain que l'on voit les lumières des villes de Neuchâtel, selon Gaston. Pour passer le temps, le sujet de conversation était l'automobile. Guillaume aurait aimé conduire, mais cela n'était pas réglementaire.

Libre, hors de danger, il n'avait maintenant plus qu'à régler ses petites affaires personnelles, avec le concours d'un honnête représentant de la force publique. Comme c'était comique, Stéphane Dafflon s'en allait à la recherche de Stéphane Dafflon ! Tout n'était pas fini, loin de là. Il leur restait d'abord à rattraper l'individu et ensuite à s'emparer des papiers qu'il avait dérobés.

À aucun prix, il ne fallait que Gaston mette le nez dans ces documents, encore moins qu'il les saisisse.

À Payerne, ils ont eu la consolation d'apprendre qu'un individu en pardessus gris à col de velours noir était bien dans le train.

Rattraper le fugitif devenait de plus en plus impérieux.

Ils pouvaient tenter une dernière chose, aller au plus vite à Morat, mais le temps presse. L'étape a été passionnante !

À la gare de Morat, une fois sur le quai, quelques personnes descendaient d'un train, mais pas de Stéphane Dafflon.

Le chef de train s'approche alors d'eux et leur demande le pourquoi de leur présence. L'agent dit tout de suite être à la recherche d'un homme à l'imper et chapeau.

Le chef leur dit avoir vu débarquer un homme de cette ressemblance un peu avant la gare, et qui a quitté le train en partant rapidement par les rails, ce qui n'est pas sans danger. Quelle poisse !, mais soudain... un homme traverse le passage à niveau...

Guillaume et l'agent s'élancent à sa poursuite.

En peu de temps, la distance d'inclinait singulièrement.

L'homme s'en est aperçu, et il détalait d'autant plus rapidement en prenant diverses petites rues.

Au bout de la rue ou de la route, un rondpoint. Gaston part à droite, Guillaume à gauche. Tous deux s'empressent vers les bâtiments de l'école par les chemins et les petites routes, puis les terrains de sport. Guillaume s'approche maintenant d'une femme. La chance était là, en deux bonds, il était sur lui qui essayait de braquer un revolver qu'il tenait à la main. Guillaume ne lui en laisse pas le temps, et il l'entraînait à terre de telle façon que ses bras étaient pris sous lui, tordus, et que son genou le pressait sur sa poitrine...

G: Écoute, mon petit, je suis Stéphane Dafflon !

...

G: Tu vas me rendre toute de suite et de bonne grâce mon portemonnaie, mon portefeuille et le contenu de la sacoche de la dame... moyennant quoi, je te tire des griffes de la police, et je t'emmène parini mes amis. Un mot seulement: oui ou non ?

...: Oui...

...

G: Tant mieux. Ton affaire, ce matin, était joliment combinée. Si tu es toujours aussi perspicace, on va s'entendre...

...

Guillaume se relève, mais le type fouille dans ses poches, en sort un large couteau et voulut l'en frapper. D'une main, Guillaume avait paré l'attaque. De l'autre, il lui porte un violent coup, et le gars tombe assommé.

Dans le portefeuille, Guillaume retrouvait tous ses papiers et son portemonnaie. Par curiosité, il a pris celui du type. Sur une enveloppe qui lui était adressée, il a lu son nom: Pierre Malaquis.

Guillaume tressaille, car Pierre Malaquis n'est autre que l'assassin de la rue Bonnefontaine, à Fribourg!

Il avait égorgé une femme et ses deux filles.

Guillaume se penche sur lui. C'était bien ce visage qui, dans le compartiment, avait éveillé en lui le souvenir de traits déjà contemplés, mais le temps passe.

Il met dans une enveloppe 2 billets de 100 francs, une carte et ces mots:

Stéfano Dafflon à Gaston Droux, en témoignage

de reconnaissance.

Il pose l'enveloppe en évidence à côté du contenu de la sacoche de Madame Renaud. Restait l'homme.

Il commençait à remuer. Que devait-il faire ?

Il n'allait ni le sauver ni le condamner. Il lui enlève ses armes et tire en l'air un coup de revolver.

Il se dit qu'ainsi, Gaston sera là en peu de temps pour le pincer.

Guillaume s'éloigne au pas de course jusqu'à la route principale, et fait de l'autostop pour rentrer à Romont.

À Payerne, il pouvait se restaurer dans un café italien de très bonne réputation. Ensuite, il pouvait compter sur un aimable chauffeur de taxi pour le conduire plus tard à Romont, directement chez le sellier-couturier afin de pouvoir récupérer son automobile.

À Romont, il remercie le chauffeur, et avant de partir, il demande à téléphoner à ses amis pour les avertir qu'un incident imprévu le contraignait à reporter sa visite. C'est à 18 heures qu'il rentrait à Lausanne pour reprendre Carnélia qui l'avait longuement attendu.

...

Le lendemain, 24 Heures publiait cette sensation...

Hier, aux environs de Morat, Stéphane Dafflon a opéré l'arrestation de Pierre Malaquis, l'assassin de la rue Bonnefontaine à Fribourg. Il venait de dévaliser dans le train Intercity entre Lausanne et Romont, Madame Renaud, la femme du sous-directeur des services pénitentiaires. Stéphane Dafflon a restitué le contenu de la sacoche de Madame Renaud qui contenait ses bijoux, et a récompensé généreusement l'agent qui l'avait aidé au cours de cette dramatique arrestation.

...

Carnélia se délectait aussi de ce genre de lecture...

C: Eh bien, as-tu lu tes exploits dans le journal ?

S: Oui, oui...

C: C'était bien toi ?

S: Faut croire... mais oublie ça... car à Morat, j'ai vu une superbe maison de maître... puis une autre dans un petit village entre Romont et...

C: Et alors ?

S: Je t'inviterai à aller la voir...

C: Comme ça ?

S: Non, pas comme ça... je vais nous faire inviter !

C: Par qui ?

S: Par Raoul...

C: Bientôt, c'est lui que l'on va pincer...

S: Non, non, il est trop professionnel dans son genre...

C: Mieux que toi ?

S: Non... mais complémentaire... comme... comme ma troisième main, mon troisième œil...

C: Je t'imagines bien, comme un cyclope...

S: Ma chérie, le cyclope n'a qu'un œil !

C: Ah, vraiment ?

S: J'en suis certain !

...

...

Du côté de Berne, on osait croire que, finalement, Stéphane Dafflon ne pouvait pas être un autre que Raoul Petit que l'on n'avait jamais entendu reparler depuis très très très longtemps. Maximine pensait que c'était presque frustrant d'avoir pour nom Petit et d'être un aussi grand cambrieleur, puisqu'il n'avait toujours pas pu le pincer, ni lui ni la police locale.

Chapitre 2 : Maximme arrive trop tard...

Il y a des jours qui sont de grandes occasions, des jours de fête, mais il y a aussi des jours où l'on fête avec ou sans vraie bonne raison. Ce jour-là, il y avait là, dans la grande salle à manger du château de Middel, outre Hubert Vallélian: l'abbé Gélén, curé du village, et une douzaine d'officiers, dont le régiment de DCA qui manoeuvrait sur le Maumont, et qui ont tous répondu à l'invitation du banquier Georges Dechavannes et de sa mère. L'ambiance avait une certaine rigueur, militaire pour la majorité, mais aussi respectueuse pour la minorité... mais avec un peu de légèreté.

Il va de soi que ce qui suit ne correspond en rien à la réalité !, à commencer par le propriétaire du château.

Tout ce beau monde et d'autres invités de moindre importance, des amis, passent alors dans l'ancienne salle des gardes, une vaste pièce très haute qui occupe toute l'annexe, et où Georges Dechavannes a réuni ses incomparables richesses accumulées à travers les siècles. Des meubles: bahuts, crédences, tapisseries; ainsi que des accessoires: chandeliers, bougeoirs, vaisselle ancienne... etc..

Tout cela décore la salle à manger.

Les embrasures des fenêtres sont profondes, munies de bancs, et se terminent par des croisées ogivales à vitraux encadrés de plomb. Entre la porte et la fenêtre de gauche s'érige une bibliothèque monumentale.

Sur le fronton, on peut lire, en lettres dorées:
 "Griset De Forel" et au-dessous, la fière devise
 de la famille: "Fais ce qu'il faut, comme il faut."

Decharannes prie Monsieur Vallélian de se presser,
 car c'est la dernière nuit qui lui reste à passer ici !
 Le peintre Hubert Vallélian prenait la chose en plaisantant.
 Decharannes allait répondre quand sa mère lui faisait signe...
 et l'excitation du dîner, le désir d'intéresser ses hôtes
 l'emportait. Ils s'asseyaient autour de la grande table avec
 une vive curiosité. Decharannes déclarait, satisfait comme
 quelqu'un qui annonce une grande nouvelle...

G: Demain, à 16 heures, le grand enquêteur pour qui il n'y a
 pas de mystère, le plus extraordinaire déchiffreur
 d'énigmes que l'on ait jamais vu, Maximine Delaroché
 sera mon hôte !

...: Est-ce donc sérieux ? Stéphane Dafflon se trouvait-il
 réellement dans la contrée ?

...: Qui est-ce ?

...: Monsieur Decharannes est-il sa nouvelle cible ?

G: Non, non, Stéphane Dafflon et sa bande ne sont
 peut-être pas loin...

...: C'est sans compter l'affaire du préfet Bosson,
 à qui attribuer les cambriolages de Montagny,
 de Grolley, de Corserey...

H: Dites-nous pas qu'aujourd'hui, c'est votre tour ?

...: Êtes-vous prévenu, comme le préfet Bosson ?

...: Le même truc ne réussit pas deux fois !

...: Alors ?

G: Alors ?, alors voici...

...

Georges se lève et montre un espace vide entre deux énormes livres sur l'un des rayons de la bibliothèque...

G: Il y avait là un livre, un livre du 16^{ème} siècle, intitulé: "Chronique de Middes", et qui était l'histoire du château depuis sa construction par le baron Griset De Forel...
... Et alors ?

G: Il contenait trois planches gravées. L'une représentait une vue du domaine dans son ensemble, la seconde: le plan des bâtiments, et la troisième: j'appelle votre attention là-dessus, le tracé d'un souterrain, dont l'une des issues s'ouvre à l'extérieur de la propriété, derrière le mur des jardins, et dont l'autre aboutit ici, oui, dans la salle même où nous nous tenons.
Or, ce livre a disparu depuis le mois dernier...

...

H: Fichtre, c'est mauvais signe !

G: Il existait un second exemplaire, et ces deux livres différaient par certains détails concernant le souterrain, mais l'encre était plus ou moins effacée et je n'ai rien appris de plus. Le lendemain où mon exemplaire disparaissait, celui de la Bibliothèque Nationale était demandé par un lecteur qui l'emportait aussi...

H: Cette fois, l'affaire devient sérieuse !

G: C'est ainsi qu'il me vint à l'esprit de demander le concours de Monsieur Delaroche qui a le plus vif désir d'entrer en contact avec ce Dafflon...

H: Quelle gloire pour Stéphane Dafflon !, mais si notre voleur national, comme vous l'appelez, ne nourrit aucun projet sur Middes, Delaroche n'aura qu'à se tourner les pouces !?

G: Il y a autre chose qui l'intéressera vivement, la découverte du souterrain...

H: Comment, vous nous avez dit qu'une des entrées s'ouvrait sur la campagne, et l'autre dans ce salon même !

G: C'est cela, mais où ?, en quel lieu de ce salon ?

La ligne qui représente le souterrain sur les cartes aboutit bien d'un côté à un petit cercle accompagné de ces lettres: "SdG", ce qui signifie: Salle des Gardes, mais sans pour autant amorcer le tracé du dessin...

...

Decharannes allume un second cigare et se verse un verre de Bénédicte. On le pressait de questions. Il souriait, heureux de l'intérêt provoqué. Il pouvait présenter des faits historiques, mais quant à casser les murs... L'abbé Gélin objecte...

AG: Monsieur Decharannes, nous devons faire état de deux citations...

G: Je vous l'accorde, mais que signifie l'air qui tournoie, le té qui tombe et l'aile qui s'envole ?

AG: Et qu'est-ce qui va jusqu'à Dieu ?

G: Mystère !

H: Et ce bon Louis 15, recevait-il la visite d'une dame pour qu'il fût ouvrir ce souterrain ?

G: À l'insu de De Forel, je l'ignore. Tout ce qu'il est permis de dire, c'est que Louis 15 a séjourné vers 1754 à Middel, et que dans une armoire de fer trouvée au Louvre, il renfermait un papier avec ces mots écrits: "Griset De Forel : 2-6-12."

H: Victoire !, les ténèbres se dissipent de plus en plus...
2 fois 6 font 12 !

AG: Riez à votre guise, Monsieur, il n'empêche que ces deux citations contiennent la solution, et qu'un jour ou l'autre, quelqu'un saura interpréter...

G: Maximine Delaroche d'abord... À moins que Stéphane Dafflon ne le devance. Qu'en pensez-vous, mon cher Vallélian ?

Vallélian se lève, met la main sur l'épaule de Georges Dechavannes, et déclare...

H: Je pense qu'aux données fournies par votre livre et par celui de la Bibliothèque, il manquait un renseignement de la plus haute importance... Et vous avez eu la gentillesse de l'offrir, vous et Monsieur le Curé. Je vous en remercie...

G: De sorte que ?

H: De sorte que l'air tourne sur le crochet qui fait un angle de fuite, et 2 fois 6 faisant 12, je n'ai plus qu'à me mettre en campagne ! Ne faut-il pas que, cette nuit, c'est-à-dire avant l'arrivée de Stéphane Dafflon, que je cambriole votre château ?

G: Amusant ! Vous n'avez que le temps. Voulez-vous que je vous conduise ?

H: Jusqu'à Yverdon ?

G: Oui, et j'en profiterai pour ramener moi-même Monsieur et Madame Auriolles et une jeune fille de leurs amis qui arrivent par le train du soir... D'ailleurs, nous nous retrouverons tous ici demain à déjeuner, n'est-ce pas, Messieurs ? Je compte bien sur vous, puisque ce château doit être investi par votre régiment et pris d'assaut sur le coup de 11 heures... et j'ose espérer qu'aucun dégât aussi infime soit-il ne lui sera fait !

...

L'invitation acceptée, après le repas, tous se séparent, et un instant plus tard, une Bentley emportait Dechavannes et Vallélian sur la route de Yverdon. Dechavannes déposait le peintre devant le Casino, et il se rend ensuite à la gare. À minuit, l'automobile franchissait le portail de Middel. À 1 heure, après un léger souper servi dans le salon, chacun se retirait.

Le grand silence de la nuit enveloppait le château.
 La pendule égrenait le chapelet infini des secondes.
 Quand 3 heures sonnaient... quelque chose claque.
 Un jet fin de lumière intense traverse le salon de part
 en part, ainsi une flèche qui laisserait derrière elle
 une trainée étincelante.

Il s'immobilisait d'abord sur le panneau opposé en un cercle
 éclatant, puis il se promenait de tous côtés comme un regard
 inquiet qui scrute l'ombre... Puis il s'évanouit pour jaillir
 encore, pendant que toute une partie de la bibliothèque
 tournait sur elle-même et démasquait une large ouverture.
 Un homme entre. Il tient à la main une lampe de poche.
 Un autre homme et un troisième surgirent qui portaient
 des couvertures, des cordes et différents instruments.

Stéfane Dafflon passait d'un meuble à un autre, l'examinait,
 et suivant ses dimensions ou sa valeur artistique, lui faisait
 grâce ou ordonnait qu'on l'enlève. L'objet était enlevé,
 avalé et expédié dans les entrailles de la Terre.
 Et c'est ainsi qu'ont été escamotés six fauteuils et six
 chaises Louis 15, des tapisseries de Aubusson, des girandoles
 signées Gouthière, deux Fragonard, un Nattier, un buste
 de Houdon, et des statuettes.

En 40 minutes, le salon a été "désencombré", selon
 l'expression de Stéfane. Tout cela s'était accompli dans
 un ordre admirable, sans aucun bruit. Il dît au dernier
 d'entre eux qui s'en allait que ce n'était pas la peine de
 revenir, et qu'il leur fallait immédiatement se rendre
 à la grange... il qu'il lui laisse une moto.
 L'homme s'en va.

Stéfane repousse tout contre le pan immobile de la bibliothèque, et après avoir fait disparaître les traces du déménagement, il pénètre dans un petit hall qui sert de communication entre la salle et le château.

Au milieu, il y avait une vitrine. Elle contenait des merveilles, une collection unique de montres, tabatières, bagues, châtelaines, des miniatures du plus joli travail. Avec une pince, il force la serrure, et il a eu un plaisir inexprimable à saisir ces bijoux d'or et d'argent, ces petites œuvres d'un art si précieux et si délicat.

Il a rempli un large sac passé en bandoulière, mais vite trop petit, il remplit les poches de sa veste et de son pantalon. Passionnément, il s'arrête net lorsqu'un léger bruit frappe son oreille. Il écoute... Il ne se trompait pas, le bruit se précisait...

Soudain, d'un geste rapide, il presse le bouton de sa lampe pour l'éteindre. Il avait à peine gagné l'embrasement d'une fenêtre qu'au haut de l'escalier, une porte a été ouverte et une faible lueur éclairait la galerie. Il a eu la sensation, car à demi caché par un rideau, il ne voyait pas qu'une personne descendait les premières marches avec précaution. Il espérait qu'elle n'irait pas plus loin. Elle descendait cependant et avançait de plusieurs pas dans la pièce, et elle pousse un petit cri. Sans doute avait-elle aperçu la vitrine aux trois quarts vide. Au parfum, il reconnaît la présence d'une femme.

Il se dit: " Elle a peur... elle va partir...
il est impossible qu'elle ne parte pas. "

Elle ne partait pas.

Elle se retourne, hésitait un instant, paraissait écouter le silence effrayant, puis, d'un coup, écarte le rideau. Ils se voient... Stéphane murmure, bouleversé...
 " Vous, vous... mademoiselle !? "

C'était Mademoiselle Nelly. Oui, Mademoiselle Nelly, la belle passagère de la croisière, celle qui avait mêlé ses rêves aux rêves du jeune homme durant cette inoubliable traversée, celle qui avait, au lieu de le trahir, avait eu ce joli geste de jeter à la mer l'appareil photo où il avait caché les bijoux et les billets de banque...

Mademoiselle Nelly, la chère et souriante créature dont l'image avait si souvent réjoui par la suite lors de bons souvenirs. Le hasard était si prodigieux, qu'ils étaient comme hypnotisés par l'apparition de l'un pour l'autre. Mademoiselle Nelly a dû s'assoier. Il est resté debout en face d'elle, et peu à peu, il avait conscience de l'impression qu'il devait donner, les poches gonflées de bibelots, et son sac rempli. Une grande confusion l'envahit, et il rougit de se trouver là, dans cette vilaine posture du voleur que l'on prend en flagrant délit. Alors, se décidant brusquement, il laisse tomber une partie des objets sur un autre fauteuil, il vide ses poches et se défait de son sac.

Il se présente devant Nelly avec l'intention de lui parler, mais elle a eu un geste de recul. Elle s'est levée vivement, comme prise d'effroi, et elle se précipite vers le salon. Elle était là, interdite, tremblante, et ses yeux contemplaient avec terreur l'immense pièce dévastée. Aussitôt, il lui dit...

S: À 15 heures, demain, tout sera remis en place...
 Les meubles seront rapportés...

...

Elle ne répond pas. Un long silence pesait sur eux.
 L'émotion de la jeune fille lui causait une véritable souffrance. Doucement, sans un mot, il s'éloigne d'elle et il pensait... " Qu'elle s'en aille !
 Qu'elle se sente libre de s'en aller...
 Qu'elle n'ait pas peur de moi !... "

Mais soudain, elle sursaute et balbutie... à l'idée d'entendre des pas... elle entendait marcher... Elle lui demande de fuir... de ne pas rester. D'un trait, elle court jusqu'au hall et prête l'oreille. Non, il n'y avait personne. Elle attend une seconde, puis, rassurée, elle se retourne... mais Stéphane avait disparu. Nelly est retournée se coucher, car elle ne voulait pas créer un scandale.

...

Au matin et à l'instant même où Decharannes constatait le pillage, il se dit: "C'est Vallélian qui a fait le coup, et Vallélian n'est autre que Stéphane Dafflon."
 Eh oui, puisqu'il s'en était un peu vanté pour taquiner. Tout s'expliquait ainsi, et rien ne s'expliquait autrement. Cette idée ne faisait d'ailleurs que l'effleurer, tellement il était invraisemblable que Vallélian n'était pas Vallélian, c'est-à-dire le peintre connu, le camarade de cercle du cousin Esteban.

Lorsque la gendarmerie aussitôt avertie se présentait, Decharannes ne songeait même pas à lui communiquer cette supposition absurde. Toute la matinée, il y a eu un va-et-vient indescriptible autour du château. Les gendarmes, la police de Romont, des habitants du village, tous ces gens s'agitaient dans les couloirs ou dans le parc et autour du château.

L'approche des troupes en manoeuvre, le crépitement des fusils s'ajoutaient au pittoresque de la scène. Les premières recherches n'ont pas fourni d'indice. Les fenêtres n'ayant pas été brisées ni les portes fracturées, sans nul doute le déminage s'était effectué par l'issue secrète. Pourtant, sur le tapis, aucune trace de pas, sur les murs, aucune marque insolite.

Une seule chose, inattendue, et qui dénotait bien la fantaisie de Stéphane Dafflon: la fameuse Chronique du 16^{ème} siècle avait repris son ancienne place, et à côté, se trouvait un livre semblable qui n'était autre que celui de la Bibliothèque Nationale.

À 11 heures, les officiers arrivaient.

Dechavannes les accueillit gaiement, malgré que quelque ennui lui causait la perte de telles richesses artistiques, sa fortune lui permettait de supporter sa mauvaise humeur.

Ses amis Auriolles et Nelly descendaient.

Les présentations faites, on s'apercevait qu'il manquait un convive: Vallélian.

Son absence a réveillé les soupçons de Dechavannes... mais à midi précis, le peintre Hubert Vallélian entra au château. Dechavannes crie sa joie à le voir...

G: Savez-vous la nouvelle ?

H: Quelle nouvelle ?, les officiers, ont-ils fait un pas dans leur guerre des couleurs ?

G: Non, en fait, je n'en sais rien, et la réalité, c'est que vous avez cambriolé le château !

H: Allons donc !, et comment m'y suis-je pris ?

G: Offrez d'abord votre bras à Mademoiselle Unziker, et passons à table...

H: Mademoiselle, permettez-moi...

...

Il s'interrompt, frappé par le trouble de la jeune fille. Devant elle, Vallélian souriait. Il s'incline. Elle prend son bras. Il la conduit à sa place et s'assied en face d'elle. Durant le repas, on ne parlait que de Stéphane Dafflon, des meubles enlevés, du souterrain, et de l'enquêteur Maximine Delaroche.

C'est seulement à la fin du repas que Vallélian se mêlait à d'autres conversations. Il a été tour à tour amusant et grave, éloquent et spirituel. Et tout ce qu'il disait, il semblait ne le dire que pour intéresser la jeune fille. Très absorbée, elle ne paraissait pas l'entendre. On servait le café sur la terrasse qui domine la cour d'honneur et le jardin.

À l'opposé, au milieu de la pelouse, la fanfare du régiment s'est mise à jouer, et la foule des gens et des soldats se répandait dans le parc vers la pièce d'eau. Les notables et invités regagnaient alors la cour intérieure en passant par l'arrière du château puis le passage entre la maison et la dépendance.

Nelly se souvenait de la promesse de Stéphane Dafflon... À 15 heures !, et elle regardait les aiguilles de sa petite montre qui ornait son poignet droit, et qui lui indiquait 14 heures 40. Elle les regardait malgré elle à tout instant... et elle regardait aussi Vallélian qui tenait la bavette à l'un des officiers.

14 heures 50... 14 heures 55... une sorte d'impatience se mêlait d'angoisse chez la jeune fille.

Était-il admissible que le miracle s'accomplisse, et qu'il s'accomplisse à la minute fixée, alors que le château, la cour, la campagne étaient remplis de monde, et qu'en ce moment même, le procureur et le juge d'instruction poursuivaient leur enquête ? Et pourtant... Stéphane Dafflon avait promis.

Ce sera comme il l'a dit, pensa-t-elle, impressionnée par tout ce qu'il y avait en cet homme d'énergie, d'autorité et de certitude. Et cela ne lui semblait pas un miracle, mais un événement naturel qui devait se produire par la force des choses. Une seconde, leurs regards se croisaient. Elle rougit et détourne la tête. 15 heures...

Le premier coup sonne, le deuxième, le troisième...
Hubert Vallélian regarde sa montre.

Quelques secondes s'écoulaient... et voici que la foule s'écarte autour de la pelouse, livrant passage à deux camionnettes militaires qui franchissent l'allée puis la grille de la cour intérieure. Ils s'arrêtaient devant le perron.

Un sergent fourrier descend et demande Monsieur Dechavannes.

Dechavannes accourt vers le camion. Sous les bâches, il voit, soigneusement rangés, bien enveloppés, ses meubles, tableaux et objets d'art. Aux questions qu'on lui pose, le fourrier répond en exhibant l'ordre qu'il avait reçu de l'adjudant de service qui l'avait reçu le matin même au rapport.

*Par cet ordre: les hommes de la deuxième compagnie devaient pourvoir à ce que les objets mobiliers déposés en forêt au carrefour Torny et Middelsoien soient portés à 15 heures au château de Middelsoien.
Signé: le colonel Beauval.*

Le sergent fourrier ajoute...

...: Au carrefour, tout se trouvait prêt, aligné sur un parterre de gazon, et sous la bonne garde... des passants.

Ça m'a semblé drôle, mais l'ordre était catégorique !

...

Un des officiers examine la signature: elle était parfaitement imitée, mais fausse. La musique avait cessé de jouer, on vidait alors les fourgons, et on réintérait les meubles à leur place.

Au milieu de cette agitation, Nelly restait seule à l'extrémité de la cour. Elle était grave et soucieuse, agitée de pensées confuses qu'elle ne cherchait pas à formuler.

Soudain, elle aperçoit Hubert Vallélian qui s'approchait.

Elle souhaitait l'éviter, mais elle n'avait d'autre retraite que le chemin par où s'avancait le jeune homme. Elle ne bougeait pas, cherchant malgré tout une autre issue dans cette cour bondée de gens, de soldats, d'officiers, et des deux camionnettes. Un rayon de soleil tremblait sur ses cheveux d'or, agité par les feuilles frêles d'un bouleau.

Stéfane Dafflon était près d'elle, et autour d'eux, il n'y avait personne. Il lui dit et répète avec une attitude hésitante, la voix ténue, qu'il avait tenu sa promesse de cette nuit...

Il attendait un mot de remerciement, un geste du moins qui prouve l'intérêt qu'elle prenait à cet acte, mais elle n'a rien dit. Ce mépris a irrité Stéphane, et en même temps, il avait un sentiment profond de tout ce qui le séparait de Nelly, maintenant qu'elle savait la vérité. Il voulait se disculper, chercher des excuses, montrer sa vie dans ce qu'elle avait d'audacieux et de grand.

D'avance, les paroles le froissaient, et il sentait l'absurdité de toute explication. Alors, il murmure tristement un flot de souvenirs. Elle ne répondait pas. Elle semblait très loin de lui. Il continue. Elle lève les yeux, et elle le regarde. Sans un mot, elle pose son doigt sur une bague qu'il portait. On ne pouvait voir que l'anneau, mais le chaton, retourné à l'intérieur, était formé d'un rubis merveilleux. Cette bague appartenait à Georges Decharannes... Nelly s'en va en passant devant lui.

Il aurait été tenté de la retenir, de l'implorer. L'audace lui manquait, et il la suivait des yeux, comme un jour lointain où elle traversait la passerelle sur le quai de Marseille. Elle monte les marches qui conduisent à la porte. Un instant encore, sa fine silhouette se dessinait parmi les gens devant l'entrée. C'était mieux ainsi.

Un nuage obscurcit le soleil... Stéphane observait, immobile:
 " Allons, je n'ai plus rien à faire ici. D'autant que si Maximine Delaroche s'en vient, ça pourrait devenir mauvais... "

Le parc avait été déserté. Cependant, un groupe de gendarmes se tenait près du pavillon qui commande l'entrée. Il s'enfonce dans le jardin, escalade le mur d'enceinte et entreprend de regagner Trey par les chemins de campagne, la voie la plus directe pour aller à Payerne. Il se retrouve ainsi au bas du village à la croisée de la route qui mène vers Mannens, et qui était aussi une solution envisageable pour aller à Payerne. Il voit alors un homme qui marchait lentement. Au premier regard, Stéphane ne savait plus où se mettre. Pour peu, il aurait aimé pouvoir devenir invisible.

Il ne pouvait plus fuir, et devait par conséquent affronter le personnage...

...: Excusez-moi, Monsieur... est-ce bien ici la route du château ?

S: Oui, suivez la route et au carrefour, allez tout droit, et vous verrez le château sur votre droite à 200 mètres. Vous le verrez d'ici peu sur votre droite. On vous attend avec impatience...

M: Ah !

S: Oui, Monsieur Dechavannes nous annonçait votre visite dès hier soir...

M: Hum, tant pis pour Monsieur Dechavannes s'il a trop parlé...

S: Et je suis heureux d'être le premier à vous saluer, Monsieur Delaroche... et c'est inutile de vous presser, la fête est finie...

M: Cela ne fait rien, merci, l'ami...

S: Hubert Vallélian... peintre, artiste-peintre...
Navré, je suis très pressé...

...

Maximine Delaroche le scannait des pieds à la tête, et d'un oeil à la fois si enveloppant et si aigu, que Stéfane Dafflon a eu l'impression d'être saisi, emprisonné, enregistré par ce regard, plus exactement et plus essentiellement qu'il ne l'avait jamais été par aucun appareil photo. Ils se saluent, mais un bruit de voiture résonnait alors. Des gendarmes passaient à vive allure.

Stéfane songeait encore... " M'a-t-il reconnu ?

Si oui, il y a bien des chances pour qu'il fasse demi-tour ou signale ma présence. Le problème est angoissant. "

Stéfane s'empresse de repartir par la route de Trey. Plus loin, il voit un chemin qui traverse les champs et qu'il aurait pu prendre pour gagner des minutes et éviter une rencontre hasardeuse.

Maximine Delaroche s'en allait vers le château. Le juge d'instruction et le procureur étaient partis après de vaines recherches, et l'on attendait Monsieur Delaroche avec une curiosité que justifiait sa grande réputation. On était déçu par son aspect ordinaire de bon bourgeois, qui différait de l'image que l'on se faisait de lui. Il n'avait rien du héros.

Cependant, Dechavannes crie sa joie de le voir enfin, heureux de le voir après tout ce qui s'est passé, et s'inquiète de comment l'enquêteur est arrivé. Maximine avait pris le bus pour voir le paysage. Dechavannes lui aurait bien envoyé son chauffeur. Maximine voit alors la fanfare et il décline la manière. Dechavannes lui réplique que c'est pour l'exercice du régiment... les militaires. Maximine est rassuré...

G: Bien, Monsieur, c'est plus facile que je ne vous l'avais écrit...

M: Et pourquoi ?

G: Parce que le vol a eu lieu cette nuit...

M: Si vous n'aviez pas annoncé ma visite, Monsieur, il est probable que le vol n'aurait pas eu lieu...

G: Et pourquoi donc ?

M: Stéfane Dafflon aurait été pris au piège...

G: Euh, mais mes meubles...

M: N'auraient pas été enlevés...

G: Mes meubles sont ici...

M: Ici ?

G: Ils ont été rapportés à 15 heures...

M: Par Stéphane Dafflon ?

G: Non, par les deux fourgons militaires...

...

Maximine remet son chapeau sur sa tête et il se rajuste, mais Decharannes s'écrie...

G: Que faites-vous ?

M: Je m'en vais...

G: Et pourquoi ?

M: Vos meubles sont là, Stéphane Dafflon est loin.

Mon rôle est terminé !

G: Mais attendez... j'ai absolument besoin de votre concours, cher Monsieur ! Ce qui s'est passé hier peut se renouveler demain, puisque nous ignorons le plus important: comment Stéphane Dafflon est entré, comment il est sorti, et pourquoi, quelques heures plus tard, il procédait à une restitution...

M: Ah !, vous ignorez...

G: Évidemment !

...

M: Hum... je veux bien admettre que c'est étrange...

G: Alors, vous restez ?

...

L'idée d'un secret à découvrir adoucit Maximine...

R: Soit, cherchons, mais vite, n'est-ce pas ?, et, autant que possible, seuls !

...

Decharannes comprend et introduit l'enquêteur dans le salon avec un ton sec, en phrases qui semblaient comptées d'avance, et avec quelle parcimonie !

Maximine lui pose des questions sur la soirée de la veille, les convives qui s'y trouvaient, les habitués du château. Puis il examine les deux volumes de la Chronique, compare les cartes du souterrain, et il s'est encore fait répéter les citations relevées par l'abbé Gélén, et demande...

M: C'est bien hier que, pour la première fois, vous avez parlé de ces deux citations ?

G: Oui, hier...

M: Vous ne les aviez jamais communiquées à Monsieur Hubert Vallélian ?

G: Non, jamais...

M: Bien, préparez votre automobile, car je repars dans une heure...

G: Dans une heure !?

M: Stéphane Dafflon n'a pas mis davantage à résoudre le problème que vous lui avez posé...

G: Moi !? ... Mais, je...

M: Eh oui, il m'est d'avis que Stéphane Dafflon et Hubert Vallélian sont la même personne !

G: Figurez-vous que je m'en doutais...

J'en ai plaisanté... Ah !, le gredin !

M: Or, hier après-midi, vous avez fourni à Stéphane Dafflon les éléments de vérité qui lui manquait et qu'il cherchait. Et dans le courant de la nuit, il a trouvé le temps de comprendre, de réunir sa bande et de vous dévaliser. J'ai la prétention d'être expéditif...

...

Il se promenait d'un bout à l'autre de la pièce en réfléchissant, puis s'assied, croise ses jambes, et ferme les yeux. Dechavannes attend, assez embarrassé... À tout hasard, il sort pour donner des ordres.

Quand il revient, il l'aperçoit au bas de l'escalier de la galerie, à genoux, et scrutant le tapis...

G: Qu'y a-t-il donc ?

M: Regardez... là... ces taches...

G: Tiens, en effet... et toutes fraîches...

...

M: Et vous pouvez en observer également sur le haut de l'escalier, et encore devant cette vitrine que Stéphane Dafflon a ouverte, et dont il a enlevé les bibelots pour les déposer sur ce fauteuil...

G: Et vous en concluez ?

M: Rien, et le souci est pourquoi y en a-t-il sur l'escalier ?

Tous ces faits expliqueraient sans aucun doute la restitution qu'il a opérée, mais c'est un côté de la question que je n'ai pas le temps d'aborder.

Il me semble que l'essentiel, c'est le souterrain !

G: Vous espérez toujours...

M: Je n'espère pas, je sais. Il existe, n'est-ce pas, une chapelle à 150 mètres du château ?

G: Des ruines, à l'angle de la propriété où il ne reste qu'un grand chêne...

M: Dites à votre chauffeur qu'il nous attende auprès de ces ruines...

G: Mon chauffeur n'est pas encore de retour...

On doit me prévenir... mais, d'après ce que je vois, vous estimez que le souterrain aboutit à ces ruines.

Sur quel indice ?

...

Maximine l'interrompt...

M: Je vous prierai, Monsieur, de me procurer un escabeau et une lampe torche...

G: Ah !, vous avez besoin d'une lampe torche et d'un escabeau ?

M: Apparemment, puisque je vous les demande...

G: Euh...

...

Dechavannes, quelque peu interloqué, fait chercher les objets qui sont apportés quelques minutes plus tard. Les ordres se succédaient alors avec la rigueur et la précision des commandements militaires...

M: Bien ! Placez cet escabeau devant la bibliothèque, à gauche du mot "Griset"...

...

Dechavannes dresse l'escabeau...

M: Plus à gauche... à droite... Halte ! Montez...

Bien... Toutes les lettres de ce mot sont en relief, n'est-ce pas ?

G: Oui...

M: Occupons-nous de la lettre R... Tourne-t-elle dans un sens ou dans l'autre ?

...

Dechavannes saisit timidement la lettre R, la fait bouger de toutes les manières.

Et il s'exclame...

G: Mais oui, elle tourne !, vers la droite ! Qui donc vous a révélé cela ? C'est écrit à nulle part !

...

Sans répondre, Maximine Delaroche reprend...

M: Pouvez-vous, de là, atteindre la lettre T ?

G: Oui...

M: Remuez-la plusieurs fois, comme vous feriez
d'un verrou que l'on pousse et que l'on retire...

...

Dechavannes remua la lettre T... et à sa grande
stupéfaction, il se produit un clic-clac à l'intérieur...
Oui, à l'intérieur du mur...

M: Parfait, il ne nous reste plus qu'à glisser votre escabeau
à l'autre extrémité... C'est-à-dire à la fin du mot
Forel... Bien... et maintenant, si je ne me suis pas
trompé, si les choses s'accomplissent comme elles le
doivent, la lettre L s'ouvrira ainsi comme un livre...

...

Avec une certaine solennité, Dechavannes saisit le bas
de la lettre L... La lettre L s'ouvre, mais Dechavannes
dégringole de l'escabeau, car toute la partie de
la bibliothèque située en dessous avait pivoté sur
elle-même et découvrait... l'orifice du souterrain.
Maximine dit alors, flegmatique...

M: Vous êtes-vous blessé ?

G: Non non, je ne suis pas blessé, mais ahuri, j'en conviens...
ces lettres... ce souterrain...

M: Et après ?, cela n'est-il pas exactement conforme
à la citation de Sully ?

G: En quoi ?

...

M: Eh bien ! Le R qui tournoie, le T qui tombe et s'abaisse, et le L qui s'envole et s'ouvre. C'est ce qui a permis à Henri 4 de recevoir Mademoiselle sa bienaimée à une heure insolite !

G: Mais et Louis 15 ?

M: Louis 15 était plus mathématique que matériel.

J'ai lu un traité qu'on lui attribue... De la part de De Forel, c'était se conduire en bon courtisan, que de montrer à son maître, ce chef-d'œuvre de mécanique. Pour mémoire, le Roi écrivit : 2-6-12, c'est-à-dire, R T L, la deuxième, la sixième et la douzième lettre du nom "Griset De Forel"...

G: Ah !, parfait, je commence à comprendre... Seulement, voilà... Si je m'explique comment on sort de cette salle, je ne m'explique pas comment Stéphane Dafflon a pu y pénétrer, car remarquez-le bien, il venait du dehors, lui !

...

Maximine allume la lampe torche et il fait quelques pas dans le souterrain...

M: Tenez, tout le mécanisme est apparent ici, comme les ressorts d'une horloge, et toutes les lettres s'y trouvent aussi. Stéphane Dafflon n'a donc eu qu'à les faire jouer de ce côté-ci de la cloison...

G: Quelle preuve ?

M: Cette flaque d'huile. Stéphane Dafflon avait même prévu que les rouages auraient besoin d'être huilés, d'où les taches fraîches !

G: Mais alors, il connaissait l'autre issue ?

M: Comme je la connais... suivez-moi !

G: Dans le souterrain ?

M: Avez-vous peur ?

G: Non, mais êtes-vous sûr de vous y reconnaître ?

M: Les yeux fermés !

...

Ils descendaient 12 marches, puis 12 autres, et encore 12 autres. Puis ils filaient dans un long corridor dont les parois de briques portaient la marque de restaurations successives et qui suintaient par places. Dechavannes remarque le sol humide, et il n'était pas très rassuré.

Le couloir aboutit à un escalier de 12 marches, suivi de 2 autres escaliers de 12 marches. Ils remontaient péniblement, et ils débouchèrent dans une cavité taillée à même le roc. Le chemin n'allait pas plus loin...

M: Diable, que des murs, cela devient oppressant...

G: Si l'on retournait, car enfin, je ne vois nullement la nécessité d'en savoir plus long. Je suis édifié...

M: Ne voulez-vous pas tout savoir ?

G: Si, mais là...

...

Ayant levé la tête, l'enquêteur pousse un soupir de soulagement. Au-dessus d'eux, se répétait le même mécanisme qu'à l'entrée. Il n'a eu qu'à manoeuvrer les trois lettres... et un bloc de granite bascule. C'était, de l'autre côté, la pierre tombale du baron Griset, gravée des 12 lettres en relief: "Griset De Forel"... et ils se trouvèrent dans la petite chapelle en ruine...

M: Et l'on va jusqu'à Dieu, c'est-à-dire jusqu'à la chapelle, c'est la fin de la citation...

...

Dechavannes était confondu par la clairvoyance et la vivacité de Maximine Delaroche... car il avait compris tout le sens de tous les mots de l'énigme. Il avait surtout bien analysé le plan qui comportait des marques rouges effacées par le temps. Le pauvre Dechavannes n'en revenait pas d'une telle simplicité. Il cherchait depuis 10 ans, et là, Delaroche avait mis 10 minutes à tout comprendre. Ils sortaient de la chapelle. Une voiture attendait. C'était la Bentley de Monsieur Dechavannes. Il interpelle son chauffeur qui s'inquiète.

Édouard avait rencontré Monsieur Vallélian près de la gare de Payerne, et il lui a dit de rentrer vite fait et de venir directement ici à la chapelle... Dechavannes et Maximine se regardaient... Il avait compris que l'énigme serait un jeu d'enfant pour Delaroche.

Puisque Stéphane Dafflon avait eu l'attention charmante d'envoyer l'automobile, il fallait en profiter. Maximine demande à se faire reconduire. Dechavannes souhaite même l'accompagner.

Georges et Maximine s'installent à l'arrière. Édouard manoeuvre. Après un petit détour par le château, la voiture s'en repart en direction de Payerne par les petites routes campagnardes. Les discussions sont paysannes. Soudain, les yeux de Dechavannes sont attirés par un petit paquet dans un des vide-poches.

C'était pour Monsieur Delaroche. L'enquêteur prend le paquet, le défile, enlève les feuilles de papier. C'était une montre.

Il a une exclamation et un geste de colère...

G: Une montre, est-ce que par hasard ?

...

L'enquêteur ne répond pas...

G: Comment !, c'est votre montre !? Stéphane Dafflon vous renvoie votre montre ! Mais s'il vous la renvoie, c'est qu'il vous l'avait prise... Il avait pris votre montre ! Ah !, elle est bonne, celle-là, la montre de Delaroché subtilisée par Stéphane Dafflon ! Dieu, que c'est drôle ! Non, vrai... vous m'excuserez... mais c'est plus fort que moi...

...

Maximine ne bronchait pas. Jusqu'à Payerne, il n'a pas prononcé une parole, les yeux fixés sur les paysages fuyants. Son silence était terrible, insondable, plus violent que la rage la plus farouche. Qu'il soit fâché ou qu'il songe déjà à une revanche, il valait mieux le laisser ruminer.

Quoi qu'il en soit, Dechavannes avait retrouvé ses meubles et ses bibelots, mais il doit en faire l'inventaire; et en prime, il avait la solution pour le souterrain.

À la gare, Édouard joue son rôle, il ouvre les portes de la voiture. Dechavannes remercie l'enquêteur. Maximine le salue alors simplement, sans colère.

Maximine s'en retourne alors chez lui comme il était venu. Quelle journée !

V: Alors, Maximine ?

M: Devine qui j'ai rencontré ?

V: Euh... c'était... ah oui, un châtelain...

M: Oui, mais il y avait Stéphane !

V: Quoi, quoi ?, tu as rencontré Stéphane Dafflon ?

M: Comme je te vois...

V: Et ?

M: Rien...

V: Comment ça, rien ? Je ne comprends pas...

M: Il était Hubert Vallélian, un artiste peintre...

V: Euh...

...

Chapitre 3 : le château dévalisé

À Berne, Maximine s'est vu dépêché sur les lieux de nombreuses bâtisses en feu. Chaque fois, le résultat se résume à un amas de bois calcinés, et une montagne de désolations. Les familles pleurent leur demeure alors qu'il y a peu, chacun se sentait bien au chaud. Tout perdre en quelques heures, c'est toujours une damnation, et quand bien même, les habitants fautifs par inadvertance se morfondent dans leurs chapelets de remords. À qui la faute ?

Parfois, l'incident n'est pas spécifiquement une méprise ou un oubli. Il y a le cas où la famille est endettée et c'est l'occasion rêvée pour repartir à zéro. Quand alors Maximine se voit contraint d'aller vers la mère qui pleure son désespoir et s'approche de l'enfant qui est sans doute l'auteur, en lui faisant un geste sympathique avec son index en le faisant bouger de gauche et de droite... bien sûr, la mère ne comprend pas et feint de ne pas comprendre. Quant à le réprimander... ce n'est plus son rôle.

Reste à convaincre les parents, puis établir son rapport et constater que...

Quand il faut aussi retrouver l'auteur du délit, alors que la famille est déconcertée et perdue dans des masses de douleurs, ils sont rassurés, si peu, de savoir que le malheur était intentionnel. Enfin, le cas délibérément volontaire et flagrant que tout un chacun conteste alors que la preuve est si évidente.

Eh non, ce n'est pas toujours facile d'enquêter sans être malgré tout touché par le résultat.

À l'opposé des incendies, il y a des cas plus "tordus" que l'on peut alors classer dans les arnaques... mais quand alors c'est l'assurance qui est censée jouer son rôle, joue de l'arnaque pour son client en défaveur du lésé, alors, c'est le monde à l'envers !

On ne va pas entrer ici dans les détails, même s'il était fort intéressant de les déballer au grand jour.

Certaines personnes seraient tentées d'en profiter malhonnêtement, mais légalement. C'est dire si les lois sont mal faites ! Ah non ? ... oh, mais si !

Je peux personnellement en témoigner, et citer les personnes concernées, mais là n'est pas mon rôle ni même le fond de ces nouvelles aventures.

Vincent est parfois décontenancé face à ce genre d'informations, lui qui serait plus un ange qu'un profiteur... mais ne dit-on pas " bien mal acquit ne profite jamais ! " ?

Sur ce, on en reparlera assurément...

En dehors de ces faits d'hiver et d'été, ces incendies douteux, ces arnaques légales, il y a des enquêtes que le duo d'enquêteur est bien forcé de classer dans une pile spéciale et dont Maximine ose toujours poser le même nom de Raoul Petit.

Le problème, c'est que le grand Raoul semble avoir disparu de la circulation. Étrangement, d'autres personnes ou personnages semblent alors user des mêmes stratagèmes ou des mêmes techniques.

La coïncidence est trop forte, et Vincent ose prétendre qu'il n'y a pas lieu de mettre le même nom sur des enquêtes trop différentes, mais certes inabouties. Il n'est pas de touriste digne de ce nom qui ne connaisse dans le canton de Fribourg, la Glâne, et qui n'ait remarqué le château féodal de Rue, si fièrement campé sur sa roche.

Il domine toute la vallée où coule la Broye. C'est en quelque sorte le passage obligé entre le sud du canton pour rejoindre la vallée de la Broye.

Le château dominant a été de nombreuses fois la proie des flammes, tout comme le village incendié en 1623, selon l'histoire. Autrefois vaudois, le village de Rue est revenu en terres fribourgeoises grâce à Pierre 2 de Savoie, encore lui... Pour l'histoire, encore, le château de Rue est une enceinte fortifiée contenant 3 habitations.

Les fortifications sont détruites entre 1235 et 1237, à l'exception de la tour carrée. Pierre 2 de Savoie reconstruit le château entre 1260 et 1268.

L'édifice est à nouveau détruit 2 siècles plus tard, en 1476, lors des guerres de Bourgogne. Il est ensuite reconstruit de 1619 à 1763. Fribourg y installe ses baillis, puis ses préfets, jusqu'en 1848. Puis il est vendu aux enchères.

Il est alors racheté par Jules-Louis de Maillardoz, qui le revend plus tard. C'est Ernest Ferber, industriel lyonnais, qui finira par en devenir propriétaire.

Il a été grand ingénieur en aéronautique. Il a pu s'exercer ici à Rue pour ses premiers vols planés. Quant à la grande histoire, laissons-la de côté, mais il reste de mystérieuses légendes que certains Rotavilliens se souviennent encore.

On parle même d'un fameux souterrain... mais bien des gens disent qu'il n'y en a pas.

Il va de soi que ce qui suit ne correspond en rien à la réalité !, à commencer par l'hôte du château, dans la suite de cette aventure.

Dans ce château, habite le comte Nicolas Bosson. Il a joué au bon moment, et il s'est enrichi un peu trop brusquement. Entretenir un château coûte cher, et les anciens propriétaires ont presque tout misé sur le château, mais la seule ombre à leur tableau était de rentabiliser leur investissement. En effet, c'est loin d'être facile. Faute de quoi, le château a encore changé de mains. Nicolas Bosson a donc comme hérité d'admirables collections de meubles et de tableaux. Il y vit maintenant seul avec trois domestiques âgés. Nul n'y pénètre jamais, et nul n'a jamais contempilé dans le décor des salles antiques les Rubens qu'il possède, les Watteau, une chaire, et tant d'autres merveilles arrachées à coups de billets de mille aux plus riches habitués des ventes publiques.

Maintenant, il a peur pour les trésors accumulés avec une passion si tenace et la perspicacité d'un amateur que les plus rusés des marchands ne peuvent se vanter d'avoir induit en erreur. Ces meubles, il les aime àprement comme un avare, jalousement comme un amoureux. Chaque jour, au coucher du soleil, les portes bardées de fer qui ferment le porche sont fermées et verrouillées. Au moindre choc, des alarmes crissent dans le silence. Fort heureusement, du côté de la plaine, rien à craindre: le roc s'y dresse à pic. Il y a bien, en contre bas, un espace de verdure idéal pour un terrain de jeux, et l'on y accède par une petite porte en sous-sol. Cette porte est toujours soigneusement fermée, et il n'y a que le comte qui a la clé. Quand le jardinier vient, c'est sous la vigilance du comte qu'il travaille.

...

Nous voici un vendredi de septembre. Le facteur se présente comme d'ordinaire à la porte principale. Selon la règle quotidienne, c'est le comte qui ouvre le lourd battant de cette porte digne d'un coffre-fort.

Le comte examine alors l'homme aussi minutieusement que s'il ne le connaissait pas déjà, alors que depuis des années, c'est toujours la même bonne face réjouie avec des yeux narquois de paysan qui est là comme chaque matin ou presque. L'homme lui dit en souriant...

...: C'est toujours moi, Monsieur le Comte. Je ne suis pas un autre qui aurait pris ma blouse et ma casquette...

N: Sait-on jamais !

...: Je veux bien admettre que par les temps qui courent, il faut se méfier, mais tout de même...

N: C'est vous qui me dites ça ?

...: Un peu d'humour, Monsieur le Comte... bien, voici vos journaux habituels, et puis, voici du nouveau...

N: Du nouveau ?

...: Oui, une lettre... et recommandée...

N: Une lettre recommandée ?

...: Oui, veuillez signer... ici...

...

Isolé, sans ami ni personne qui s'intéressent à lui, jamais le comte ne recevait de lettre, et tout de suite, ça lui paraissait un évènement de mauvais augure, et dont il y avait lieu de s'inquiéter.

Quel était le mystérieux correspondant qui venait le relancer dans sa retraite ?

...: Il faut signer, Monsieur le Comte...

N: Moi, signer ?

...: *Oui, vous aussi, c'est la règle, je suis navré de cette inconvenance...*

N: Signer... comme si vous ne me connaissiez pas ?

...: *Et c'est vous qui m'avez examiné comme un inconnu ?*

N: Cela ne fait rien, donnez...

...

Il signe en maugréant, puis il prend la lettre, et attend que le facteur disparaisse au tournant de la route qui descend dans le vallon jusqu'à la ferme du Cuard.

Après, il s'en va vers le mur ouest d'où il peut voir ladite route et voir s'en aller le facteur. Appuyé contre le parapet, il ouvre enfin l'enveloppe.

C'était une feuille de papier de qualité hors de l'ordinaire avec une écriture manuscrite.

La signature était: Marcel Bugnon.

...

Stupéfait, il lit...

Monsieur le Comte,

Il y a dans la galerie qui réunit vos deux salons, un tableau de Philippe de Champaigne d'excellente facture et qui me plaît infiniment. Vos Rubens sont aussi de mon gout, ainsi que votre plus petit Watteau. Dans le salon de droite, je note une crédence, les tapisseries de Beauvais, le guéridon Empire signé Jacob et le bahut Renaissance.

Dans celui de gauche, toute la vitrine des bijoux et des miniatures. Pour cette fois, je me contenterai de ces objets qui seront, je crois, d'un écoulement facile. Je vous prie donc de les faire emballer convenablement et de les expédier à mon nom (en port payé), en gare de Lancy-Pont-Rouge, avant 8 jours... faute de quoi, je ferai procéder moi-même à leur déménagement dans la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre. Et, comme de juste, je ne me contenterai pas des objets susindiqués. Veuillez excuser le petit dérangement que je vous cause, et accepter l'expression de mes sentiments de respectueuse considération.

Marcel Bugnon.

P.S.: Surtout ne pas m'envoyer le plus grand des Watteau. Quoique vous l'ayez payé 30'000 euros, ce n'est qu'une copie, l'original ayant été brûlé sous le Directoire, par Barras, un soir d'orgie. Consulter les Mémoires inédits de Garat. Je ne tiens pas non plus à la châtelaine dont l'authenticité me semble douteuse.

Cette lettre a bouleversé le comte Bosson. À priori, ce n'était autre qu'un canular, mais cette connaissance du château, de la disposition des tableaux et des meubles, était un indice des plus redoutables. Qui l'avait renseigné sur des choses que nul n'avait vues ?
Qui donc était ce Marcel Bugnon ?

Il pouvait être une victime qui souhaite récupérer ses biens !
Mais alors, il était donc venu ici ?
Si tel est le cas, quand donc ?

Le comte est longuement resté songeur à scruter l'horizon, puis à revenir vers la cour du château et faire les cent pas à tenter de trouver des réponses. Il se demandait qui pouvait être entré pour visiter le château ? Personne, mis à part ses domestiques en qui il a toute confiance.

Le comte lève les yeux et contemple la silhouette du château. Il a repris confiance en se disant qu'il n'y avait pas de danger, que quoi qu'il en soit, personne au monde ne pouvait pénétrer jusqu'au sanctuaire inviolable de ses collections.

Personne, soit, mais ce Marcel Bugnon ?
Qui est-il donc ?

Pour un cambrioleur, est-ce qu'il existe des portes, des volets ou des murailles ?

À quoi servent les obstacles les mieux imaginés, les précautions les plus habiles, si ce Marcel Bugnon a décidé d'atteindre ce but ?

Le soir même, Nicolas Bosson écrivait au procureur à Lausanne où il demandait de l'aide, et met avec sa requête la lettre de menaces de Marcel Bugnon. Il était certain d'avoir fait le bon choix.

...

La réponse ne tardait pas: le nommé Marcel Bugnon n'existe pas, du moins, il est inconnu de la Police, et dans ce cas, la lettre ne pouvait être que l'oeuvre d'un mystificateur. Tout le démontrait, la logique et le bon sens, comme la réalité des faits. Toutefois, et par excès de prudence, on avait commis un expert à l'examen de l'écriture, et l'expert déclarait que malgré certaines analogies, cette écriture n'était pas celle de personnes connues.

"Malgré certaines analogies", le comte n'a retenu que ces trois mots effrayants.

Il voyait l'aveu d'un doute qui, seul, aurait dû suffire pour que la justice intervienne. Ses craintes s'exaspéraient. Comment donc, la Police ne connaît pas le dénommé Marcel Bugnon qui ose envoyer de telles lettres de menaces ? C'était renversant !

Nicolas ne cessait de relire la lettre:

"Je ferai procéder moi-même au déménagement."

et cette date précise:

"la nuit du mercredi 27 au jeudi 28 septembre !..."

Souçonneux et taciturne, il n'avait pas osé se confier à ses domestiques, dont le dévouement ne lui paraissait pas à l'abri de toute épreuve. Cependant, pour la première fois depuis des années, il éprouvait le besoin de parler, et de prendre conseil.

Abandonné par la justice, il n'espérait plus se défendre avec ses propres ressources, et il était sur le point d'aller jusqu'à Lausanne et implorer l'assistance de quelque ancien policier. Mais à qui donc pouvait-il demander de l'aide ?

...

Deux jours s'écoulaient, et le troisième, en lisant ses journaux, Nicolas Bosson a tremblé de joie. 24 heures publiait un entrefilet vantant les prouesses de l'enquêteur Maximine Delaroche sur une affaire très particulière. Delaroche !, voilà bien l'auxiliaire que cherchait le comte Bosson ! Qui mieux que lui saurait déjouer les projets de ce Marcel Bugnon ?

Le comte n'hésita pas. Rapidement, il se rend à Yverdon-les-Bains.

Après plusieurs tentatives infructueuses pour trouver l'inspecteur principal, il se dirige vers le bureau régional du journal 24 Heures. Il y trouve le rédacteur de l'entrefilet, qui lui dit simplement...

...: Delaroche ?, eh bien, il vous faut aller à Berne pour le rencontrer...

N: À Berne ?

...: Eh oui, il est à la Police scientifique à Berne...

N: Ah... et avez-vous l'adresse ?

...: Non, mais vous le trouverez peut-être ici,
à cette adresse...

N: Oh, ici à Yverdon ?, fort bien, je vous remercie !

...

Nicolas Bosson s'en va donc à l'adresse que lui a remise le rédacteur. C'était une petite maison de repos ici, à Yverdon-les-Bains. Comment donc, par le plus grand hasard, l'enquêteur Delaroche était ici même à Yverdon-les-Bains ?

Donc plus tard, le comte avait trouvé le bâtiment un peu caché, puis l'accueil où il a fait des pieds et des mains pour obtenir une entrevue avec le célèbre Maximine Delaroche. Il se présentait alors et ne parvenant pas à le déranger, il aborde franchement la question et expose son cas.

Delaroche l'écoute, immobile, sans perdre le fil de son travail. Puis il tourne la tête vers lui, le regarde des pieds à la tête avec son air d'enquêteur sans pitié, et il prononce...

M: Eh bien, Monsieur, ce n'est guère l'habitude de prévenir les gens que l'on veut dépouiller...

N: Cependant...

M: Monsieur, si j'avais le moindre doute, croyez bien que le plaisir de prendre sur le fait ce Marcel Bugnon l'emporterait sur toute autre considération.

Par malheur, ce nom est introuvable dans nos fichiers, donc, il n'existe pas !

N: Mais pourtant, il existe !

M: On peut le dire à en croire les journaux...

...

N: J'arrive de ce pas de la rédaction du 24 Heures.
On ne l'a pas rencontré, mais ils reçoivent souvent
du courrier qui parlent de lui !

M: Eh bien, répondez-lui !

N: Comment ?, je n'ai pas son dresse !

M: Faites comme lui... dans le journal !

N: Dans le journal ?

M: Oui, passez une annonce !

N: Une annonce... mais ça coute cher !

M: Moins que vos trésors...

N: Certes...

M: Il n'y a pas d'autre solution !

N: Allez-vous m'aider ?

M: Non, je suis ici en congé... je vais sermonner
le rédacteur du 24 Heures pour vous avoir donné
mon adresse... au revoir, Monsieur !

...

Le comte est retourné chez lui, un peu rassuré par
l'insouciance de Delaroche. Il vérifie les serrures, espionne
les domestiques, et 48 heures passent pendant lesquelles,
il arrivait à se persuader que, somme toute, ses craintes
étaient chimériques. Non, décidément, comme le lui avait
dit Delaroche, on ne prévient pas les gens que l'on veut
dépouiller.

Et chaque nouveau jour, la date fatidique approchait.

Le matin du mardi, veille du 27, rien de particulier, mais à 15 heures, un courrier express est apporté...

Nicolas n'en revient pas...

"Aucun colis en gare Lancy-Pont-Rouge.

Préparez tout pour demain soir. Marcel Bugnon."

De nouveau, c'était l'affolement, à tel point que le comte se demandait s'il ne céderait pas aux exigences de ce Marcel Bugnon. Il retourne à Yverdon-les-Bains pour rencontrer Delaroche à la maison de repos.

Il le trouve, et sans un mot, il lui tend le message...

M: Encore vous ?

N: Mes respects, Monsieur...

M: Et après ?

N: Après ?, mais c'est pour demain !

M: Quoi ?

N: Le cambriolage !, le pillage de mes collections !

...

Delaroche se tourne vers Nicolas, et les deux bras croisés sur sa poitrine, d'un ton d'impatience...

M: Et est-ce que vous vous imaginez que je vais m'occuper d'une histoire aussi stupide ?

N: Quelle indemnité demandez-vous pour passer au château la nuit du 27 au 28 septembre ?

M: Pas un sou, fichez-moi la paix !

N: Fixez votre prix, je suis riche, extrêmement riche. Je veux être sûr qu'il ne se passera rien !

...

Autant dire que Nicolas en avait des sueurs froides...
La brutalité de l'offre déconcertait Delaroche qui reprit,
plus calme...

M: Monsieur, je suis de la Police scientifique,
et je suis ici en congé, en repos, comprenez-vous ?

N: Personne ne le saura. Je m'engage à garder
le silence, quoi qu'il arrive...

M: Oh !, mais il n'arrivera rien !

N: Eh bien, voyons, 3'000 francs, est-ce assez ?

...

L'inspecteur réfléchit un instant...

M: Bah, soit, mais je dois vous déclarer loyalement que
c'est de l'argent jeté par la fenêtre...

N: Ça m'est égal !

M: En ce cas... après tout, et puis, verra-t-on qui est
ce diable de Marcel Bugnon ! Il doit avoir à
ses ordres toute une bande... Êtes-vous sûr de
vos domestiques ?

N: Évidemment !

M: Alors, ne comptons pas sur eux. Je vais faire venir
deux gars de mes amis qui nous donneront plus de
sécurité... Et maintenant, filez, que l'on ne nous voie
pas ensemble. Je serais chez vous demain, vers
les 9 heures...

N: Ah... merci, au revoir !

M: C'est ça, au revoir...

...

Une nouvelle fois, Nicolas s'en va, mais cette fois,
il lui semble avoir l'assurance d'une réussite.
Il rentre chez lui avec un air de vainqueur.

Il était totalement rassuré. Il savait maintenant que rien ne lui serait dérobé et que ce Marcel Bugnon allait être fort bien reçu.

. . .

Le lendemain, date fixée par Marcel Bugnon, Nicolas Bosson décroche sa panoplie, prépare ses armes, et se promène aux alentours du château. Rien d'équivoque ne le frappait.

À 20 heures 30, heure du couvre-feu, il congédie ses domestiques qui logent à l'étage du pavillon central, un bâtiment qui est isolé du château et de la maison de maître avec la grosse tour, là où il y a la porte principale juste à côté.

Une fois seul, il ouvre doucement les quatre portes.

Après un moment, il entend des pas. Delaroche arrive et présente ses deux auxiliaires, deux grands gars solides aux mains puissantes. Puis il demande certaines explications quant aux lieux. S'étant rendu compte de la disposition des salles, il ferme soigneusement et barricade toutes les issues par où l'on pouvait pénétrer dans les salles menacées.

Il répète encore une fois que pour entrer au château, il n'y a pas 36 manières, et donc, qu'il ne se passera rien du tout.

Il inspecte les murs, puis il soulève les tapisseries, et enfin, il installe ses agents dans la galerie centrale...

M: Pas de bêtises, hein ? On n'est pas ici pour dormir. À la moindre alerte, ouvrez les fenêtres de la cour et appelez-moi. Attention aussi du côté ouest. 10 mètres de falaise droite, des diables de leur calibre, ça ne les effraye pas !

...

Maximine les enferme et emporte les clés. Il propose alors au comte d'aller à leur poste. Pour passer la nuit, il avait choisi d'aller dans la pièce du rez du pavillon, où de là, ils verraient toute la cour à leur droite, et l'entrée à leur gauche.

De toute façon, il n'était pas possible de venir d'ailleurs, le château est trop bien campé sur le rocher. La seule solution serait un hélicoptère, mais ce serait vraiment de la folie. Dans un angle de ce local, on apercevait la machinerie du puits...

M: Vous m'avez bien dit, Monsieur le Comte, que ce puits était l'unique entrée des souterrains, et que, de mémoire d'homme, elle est bouchée...

N: Oui, c'est le cas. Le puits existe toujours, et la machinerie est restée pour protéger le puits, pour que l'on n'y tombe pas...

M: Donc, à moins qu'il n'existe une autre issue ignorée de tous, sauf de Marcel Bugnon, ce qui semble un peu problématique, nous sommes tranquilles...

N: J'ose l'espérer. Il n'y a que la porte du jardin, mais voici la clé, et la porte ne s'ouvre pas de l'extérieur...

M: Bien... c'est très bien...

N: Alors, vous êtes prêt ?

M: Rassurez-vous, c'est comme je vous l'ai dit,
il ne se passera rien...

N: Nous verrons bien...

...

Maximine aligne trois chaises.

Il s'étend confortablement...

M: Vraiment, Monsieur le Comte, il faut que je trouve
une solide raison pour ma femme, après avoir accepté
une besogne aussi élémentaire... et quand je raconterai
l'histoire à mon collègue Vincent, il se tiendra
les côtes de rire...

N: Bah... vous n'y croyez toujours pas ?

...

M: Entre nous, soyez honnête, voyez-vous là une quelconque
faisabilité ?

N: Je doute, mais sait-on jamais...

M: Argh...

...

Le comte ne riait pas et ne voulait pas en rire.

L'oreille aux écoutes, il interrogeait le silence avec
une inquiétude croissante. De temps en temps, il se penchait
même sur le puits et plongeait dans le trou béant un oeil
anxieux.

23 heures, minuit, 1 heure sonnaient à l'église juste à côté.
Soudain, Nicolas saisit le bras de Maximine qui se réveilla
en sursaut...

N: Vous entendez ?

M: Oui...

N: Qu'est-ce que c'est ?

M: C'est moi qui ronfle...

N: Mais non, écoutez...

M: Ah !, oui... parfaitement, c'est une automobile...

N: Eh bien ?

M: Eh bien !, il est peu probable que Monsieur Marcel Bugnon se serve d'une automobile comme d'un bélier pour démolir la porte de votre château.

Aussi, Monsieur le Comte, à votre place, je dormirais... comme je vais avoir l'honneur de le faire à nouveau.

Bonsoir...

N: Hum...

...

C'était la seule alerte de toute la nuit.

Delaroche a pu reprendre son sommeil interrompu, et le comte n'a plus rien entendu que le ronflement sonore et régulier. Ça lui sera difficile de dormir.

...

Au petit jour, Maximine Delaroche et Nicolas Bosson sortent de leur cachette. Règne alors une grande paix sereine, la paix du matin qui enveloppait le château.

Monsieur Bosson est radieux de joie, car il ne s'était rien passé, finalement...

Delaroche est toujours paisible. Ils retournent au château. Aucun bruit.

Rien de suspect...

Monsieur Bosson était rassuré...

M: Que vous avais-je dit, Monsieur le Comte ?

Au fond, je n'aurais pas dû accepter...

Je suis honteux...

...

Maximine prend les clés et il entre dans la galerie.

Sur deux chaises, courbés, les bras ballants, les deux agents dormaient...

M: Tonnerre de noir d'un chien !

...

Au même instant, le comte poussait un cri...

N: Les tableaux !, la crédence !

...

Nicolas balbutiait, suffoquait, la main tendue vers les places vides, vers les murs dénudés où pointaient les clous, où pendaient les cordes inutiles.

Le Watteau, disparu !

Les Rubens, enlevés !

Les tapisseries, décrochées !

Les vitrines, vidées de leurs bijoux !

Nicolas courait d'un endroit à l'autre, effaré, désespéré...

N: Et mes candélabres !, et le chandelier du Régent
et ma Vierge du douzième !

...

Il rappelait ses prix d'achat, additionnait les pertes subies, accumulait des chiffres, tout cela pêle-mêle, en mots indistincts, en phrases inachevées. Il trépirait. Il se convulsait, fou de rage et de douleur.

On aurait dit un homme ruiné qui n'a plus qu'à se brûler la cervelle. Il en est tombé à genoux. Si quelque chose avait pu le consoler, cela aurait été de voir la stupeur de Delaroche.

Contrairement au comte, l'inspecteur ne bougeait pas, lui. Il semblait pétrifié, et d'un oeil vague, il examinait les choses.

Les fenêtres ? Fermées...
 Les serrures des portes ? Intactes...
 Pas de brèche au plafond !
 Pas de trou au plancher !
 L'ordre était parfait !

Tout cela avait dû s'effectuer méthodiquement, d'après un plan inexorable et logique. Maximine murmurait, effondré...

M: Marcel Bugnon... Raoul Petit, oui...

...

Soudain, il bondit sur les deux agents. Sa colère le secouait enfin, et il les bouscule furieusement et les injurie. Ils ne se réveillaient pas ! ...

M: Diable, est-ce que par hasard ?

...

Il se penche sur eux, et il les observe tour à tour avec attention: ils dormaient, mais d'un sommeil qui n'était pas naturel...

M: On les a endormis... Parbleu !

M: Lui ou sa bande, mais dirigée par lui, c'est un coup de sa façon. La griffe y est bien... Rien à faire !

N: En ce cas, je suis perdu, mais c'est abominable, c'est monstrueux !

M: Déposez une plainte...

N: À quoi bon ?

M: Dame !, essayez toujours... la justice a des ressources...

N: La justice !, mais vous voyez bien... Tenez, en ce moment, où vous pourriez chercher un indice, découvrir quelque chose, vous ne bougez même pas...

M: Découvrir quelque chose, mais, mon cher monsieur, voyez vous-même... il ne reste rien... tout juste la poussière tombée ces dernières heures...

Ce Marcel Bugnon, c'est un maître !

N: Alors, je dois renoncer à mes tableaux, à tout !

Mais ce sont les perles de ma collection qu'il m'a dérobées. Je donnerais une fortune pour les retrouver. Si l'on ne peut rien contre lui, eh bien, qu'il dise son prix !

...

Là, Delaroche le regarde fixement...

M: Ça, c'est une parole sensée ! J'ai une idée, une grande idée !

N: Quelle idée ?

M: Nous en reparlerons si l'enquête n'aboutit pas... Seulement, pas un mot de moi, si vous voulez que je réussisse... Et puis, c'est vrai, je n'ai pas de quoi me vanter !

N: Hum... qu'il en soit ainsi... et je ne parlerai pas...

...

Les deux agents reprenaient peu à peu connaissance, avec cet air hébété de ceux qui sortent du sommeil hypnotique. Ils ouvraient des yeux étonnés, ils cherchaient à comprendre.

Quand Delaroche les interroge, ils ne se souviennent de rien. Ils n'avaient vu personne, et ils n'avaient rien bu... sauf l'eau d'une carafe. Mais c'est bien sûr ! Delaroche la sent et la goûte.

Elle n'avait aucun goût spécial, aucune odeur. Ce n'était pas en cinq minutes qu'il allait résoudre les problèmes posés par Marcel Bugnon, mais il jure bien de le pincer. Et c'est ainsi que le jour même, une plainte pour vol était déposée par le comte Bosson contre Marcel Bugnon, lieu de résidence "inconnu".

Cette plainte, le comte la regretta souvent quand il voyait le château livré aux gendarmes, au procureur, au juge d'instruction, aux journalistes, aux curieux qui s'insinuaient partout où ils ne devraient pas être. L'affaire passionnait l'opinion. Elle se produisait dans des conditions si particulières.

Le nom de Marcel Bugnon excitait à tel point que les imaginations, que les histoires les plus fantaisistes remplissaient les colonnes des journaux et trouvaient créance auprès du public.

La lettre initiale de Marcel Bugnon, que publiait le journal 24 Heures, et dont nul n'a jamais su qui en avait communiqué le texte...

Cette lettre, où le comte Bosson était effrontément prévenu de ce qui le menaçait, lui causa une émotion considérable. Aussitôt, de fabuleuses explications ont été proposées. On se rappelait l'existence du fameux souterrain. Et les juges bien influencés faisaient pousser les recherches dans ce sens.

On fouillait donc le château du haut en bas. On questionnait chacune des pierres. On étudiait les boiseries et les cheminées, les cadres des miroirs et les poutres des plafonds. À la lueur des torches, on examinait les immenses caves où les seigneurs entassaient jadis leurs munitions et leurs provisions.

On sondait les entrailles du rocher, tout cela en vain. On ne découvrit pas le moindre vestige de souterrain. Il n'existait pas de passage secret. Le fait est que des meubles et des tableaux ne s'évanouissent pas comme des fantômes.

Cela s'en va par les portes et par les fenêtres, et les gens qui s'en emparent s'introduisent et s'en vont également par les portes et les fenêtres.

Quels sont ces gens ?
 Comment se sont-ils introduits ?
 Et comment sont-ils repartis ?

Vincent Dupertuis est même venu faire un séjour de 48 heures. Il ne réussit pas davantage que Maximine Delaroché à trouver quoi que ce soit. La mauvaise humeur de Maximine s'était dissipée.

Il a réfléchi quelques secondes, essayant de dissocier d'un coup d'oeil toute l'affaire, pour tâcher d'en découvrir le point faible...

N: Alors, Messieurs ?

V: Navré, nous sommes dans une impasse... il y a là un mystère complet !

M: En effet, comme vous l'avez constaté, vous aussi, il n'y a aucune trace qui permette de dire ce qui s'est passé...

N: Et que dois-je faire, alors ?

V: Attendre la fin de l'enquête...

N: Mais c'est vous qui enquêtez !

M: Bien... soyons clairs et précis... Pour nous, il n'y a aucune preuve d'effraction, pour vous, il y a eu un vol... Vous avez déposé plainte contre Marcel Bugnon. Nous, nous n'avons pas d'autres faits. Maintenant, vous avez le choix de votre assurance, ou attendre la fin de l'enquête en rapport avec le dépôt de votre plainte...

N: Misère de moi...

V: Allons, reprenez-vous... ce ne sont que des meubles...

N: Ah... mais que dites-vous là ?

...

Ce jour-là, tout le monde avait enfin déserté le château. Maximine et Vincent étaient les derniers à s'en aller. Il leur était inutile de rester plus longtemps à ne rien voir d'autre de ce qu'ils avaient vu.

Un autre jour à Berne, Maximine et Vincent se retrouvent pour faire le point de leur journée...

M: Tien donc...

V: Qu'y a-t-il ?

M: Encore un message de Raoul Petit !

V: À quel propos ?

M: Le château de Rue !

V: Ça y est, tu reconnais avec Raoul Petit ?

M: Allons, Vincent... un tour de force comme ça, cela ne peut être que du Raoul Petit !

V: Arrête de le voir un peu partout !

M: Partout, non, mais chaque fois que quelque chose d'inexplicable survient, je me vois dans la nécessité de penser à lui !

V: Cela fait combien de temps que l'on n'a pas entendu parler de lui ?

M: Justement... je te l'accorde, et quand bien même, s'il avait les fers aux pieds, les cordes aux poignets et un bâillon sur la bouche, que je ne changerais pas d'avis !

V: Et pourquoi cette obstination ?

M: Parce que seul Raoul Petit est de taille à combiner une machination de cette envergure, et à la combiner de telle façon qu'elle réussisse... comme elle a réussi !

V: Voyons, Maximine !

M: Qui sont des réalités !, voilà qu'on ne cherche pas de souterrain, de pierres tournant sur un pivot, et autres balivernes de ce calibre... Notre individu n'emploie pas des procédés aussi vieux jeu. Il est d'aujourd'hui, ou du moins, il est de demain !

V: Et tu conclus ?

M: Tu ne m'enlèveras pas de l'idée que ce Marcel Bugnon est Raoul Petit !

V: Mais encore ?

M: Eh bien... supposons un château rigoureusement fermé, barricadé, comme l'était celui du comte Bosson. Faut-il abandonner la partie et renoncer à des trésors que l'on convoite, sous prétexte que le château qui les contient est inaccessible ? Tenter l'assaut avec une troupe d'aventuriers ? S'y introduire sournoisement ?

V: Et comment ?

M: Reste donc le seul moyen, l'unique...

V: Lequel ?

M: C'est de se faire inviter par le propriétaire dudit château, et combien facile, pour Raoul !

V: Monsieur Bosson ne reçoit jamais !

M: Supposons qu'un jour, ledit propriétaire reçoive une lettre, l'avertissant de ce que trame contre lui un nommé Marcel Bugnon, cambrioleur réputé. Que fera-t-il ?

V: Veux-tu refaire l'histoire ?

M: Non, te l'expliquer !

V: Je t'écoute, alors...

M: Eh bien, il enverra une lettre au procureur qui se moquera de lui. Donc, affolement du bonhomme, lequel est tout prêt à demander secours au premier venu. Et s'il lui arrive de lire dans une feuille de chou qu'un policier célèbre est en villégiature. Il ira s'adresser à ce policier...

V: Lequel ?

M: Voyons, Vincent...

V: Toi, peut-être ?

M: Qui sait...

...

V: Mais alors ?

...

M: D'autre part, admettons qu'en prévision de cette démarche inévitable, Marcel Bugnon ait prié l'un de ses amis les plus habiles de s'installer à Yverdon, d'entrer en relation avec un rédacteur du 24 Heures, journal auquel est abonné le comte, de laisser entendre qu'il est un tel, le fameux policier célèbre, qu'advient-il ?

V: Comme c'est fin !

M: As-tu compris ?

V: Je soupçonne...

M: Attends... le rédacteur annonce dans le journal la présence à Yverdon dudit policier. De deux choses l'une: ou bien le poisson Bosson ne mord pas à l'hameçon, et alors rien ne se passe. Ou bien, et c'est l'hypothèse la plus vraisemblable, il accourt, tout frétilant. Voilà donc Bosson implorant contre le rédacteur l'assistance de l'un de ses amis. Bien entendu, le pseudo policier refuse d'abord son concours... Là-dessus, dépêche de Marcel Bugnon. Épouvante du comte qui supplie de nouveau l'ami, et lui offre une somme pour veiller à son salut...

V: Et il a accepté !

M: Oui, ledit ami accepte, amène deux gaillards de la bande qui, la nuit, pendant que Bosson est gardé à vue par son protecteur, déménagent par la fenêtre un certain nombre d'objets et les laissent glisser, à l'aide de cordes, dans une bonne petite camionnette affrétée ad hoc !

V: Hum...

M: Voilà... c'est simple comme Marcel Bugnon !, ou comme Raoul Petit !

V: Oui, cela semble si simple...

...

M: Et c'est tout bêtement merveilleux, et je ne saurais trop louer la hardiesse de la conception et l'ingéniosité des détails, mais je ne vois guère de policier assez illustre pour que son nom ait pu attirer, suggestionner le comte à ce point...

V: Il y en a un, toi, Maximine Delaroche !

M: Moi ?, suis-je moi ?

V: J'en suis certain !, sans quoi, tu ne serais pas là...

M: Bien... mais que penses-tu de ce que je viens de te raconter ?

V: L'astuce est gigantesque, ce serait trop fort !

M: Mouais... eh je ne vois pas d'autre parade...

V: Maximine !? Tu veux dire que Raoul Petit... euh, Stéphane Dafflon... euh... Pierre Lafontaine, non, pardon... Marcel Bugnon... ah non... ce n'est pas possible !

M: Tu vois, tu t'y perds !

...

C'était impossible, trop gros pour être vrai, mais cette théorie avait tant d'audace pour un seul homme que Maximine ne pouvait penser autrement.

Vincent ne pensait pas que Raoul ait pu se subtiliser de la sorte à son collègue, mais foi de Maximine, sa théorie avait du sens. De ce point de vue là, il fallait tenter quelque chose...

V: Que vas-tu faire ?

M: Je vais jouer à son jeu !

V: Tu vas te faire passer pour lui ?

M: Hum... je n'y avais pas pensé, mais j'admetts que c'est tentant...

V: Quelle est la finalité ?

...

M: Je me vois mal débarquer chez ce pauvre
Nicolas Bosson...

V: C'est bien risqué, en effet...

M: Je n'ai rien à lui rendre...

V: Ce serait trop beau !

M: Mouais...

V: Que vas-tu faire, alors ?

M: Je vais jouer à son jeu !

V: Mais encore ?

M: Je vais contacter le journal et faire passer une annonce, puisqu'il apprécie lire ce journal, peut-être appréciera-t-il mon invitation ?

V: Ici ?

M: Non, ce serait laisser entrer le loup dans la bergerie...

V: Belle image !

M: Tu vas contacter la gendarmerie de Lausanne, et m'arranger le coup. Trouve une date qui leur convient pour ce rendez-vous. Nous irons, et...

V: Et puis ?

M: Ma foi, s'il vient...

V: Bien...

...

Vincent s'est donc chargé de cette tâche, puis il a été convenu d'une date et heure. Maximine a donc fait passer une annonce dans le 24 Heures... et le surlendemain, oh magie, la réponse a été publiée de la même manière:

"Je serais là, pas de problème... Marcel Bugnon"

Vincent n'en croyait pas ses yeux. Maximine n'espérait pas de réponse, du moins, pas de cette façon. Alors, ainsi dit, ainsi fait. Un jour, Maximine et Vincent s'en vont à Lausanne de très bonne heure.

Ils sont bien en avance, et ils peuvent visiter un peu.
 C'était une gendarmerie moderne. Quant au rendez-vous,
 l'accueil était bien entendu sous surveillance.
 Donc, Vincent demande tout de suite à être de faction.
 Maximine pensait que c'était aussi une bonne idée.

De plus, Vincent allait pouvoir identifier Marcel Bugnon,
 du moins, du peu qu'il semble avoir vu le fameux Raoul Petit.
 À l'heure H, Maximine s'installe à l'accueil, alors que
 cela faisait bien 10 minutes que Vincent surveillait gentiment
 les caméras. Chose étrange, il y avait là, un type d'un âge
 avancé qui attendait. Un agent l'avait pourtant entendu,
 et prétextant une fatigue passagère, il voulait s'asseoir
 un moment avant de poser sa requête... et rassurait
 l'agent de sa bonne santé.

Donc, l'heure H avait passé depuis un bon moment.
 Maximine se disait alors que le fameux Marcel Bugnon avait
 abandonné la partie, mais alors qu'il se faisait 36 scénarios,
 le vieux monsieur était présent à la vitre de l'accueil...

Maximine ayant entendu son nom a vite effacé son filin
 de son esprit. L'agent l'a interpellé, et il s'est approché de
 l'accueil... avec une vision totalement décalée de la réalité...

...: Je suis Marcel Bugnon... est-ce vous qui avez passé
 une annonce dans le journal 24 Heures ?

M: En effet, mais je ne crois pas que vous soyez
 le bon Marcel Bugnon !

B: Pourquoi ?, n'ai-je pas le profil ?
 Je lis les journaux... serait-ce à propos de
 ce cambriolage au château de Rue ?

M: Tien donc... que savez-vous ?

...

B: Bien des choses ! Je vous en dis plus, mais je suis à nouveau fatigué, donc, si vous avez un siège plus confortable à me proposer...

M: Soit, allons dans un bureau...

...

Maximine est donc allé ouvrir la porte de sécurité pour laisser entrer le vieux monsieur qui avait une allure boitillante en trainant la patte...

B: C'est vous qui avez cambriolé le château !

M: Moi ?

B: Oui, en vous faisant passer pour moi !

M: Allons donc... vous ?, et me voyez-vous ?

Je cherche Marcel Bugnon, et visiblement, ce n'est pas vous !

B: Mais si, c'est moi... tenez !

...

Monsieur Marcel Bugnon lui présente tous ses papiers, tous vrais, ou tous faux ? Dans son oreillette, Maximine entend Vincent qui lui dicte toujours de se méfier, mais ayant pu voir les papiers de Marcel Bugnon, les références, les photos... tout porte à croire que ce sont des vrais, mais il devait vérifier...

B: Oh, ce n'est pas nécessaire...

...

M: Pourquoi ça ? C'est pourtant l'évidence même !, nous sommes trop différents !

B: Dans ce cas, c'est l'inverse qui s'est passé !

M: L'inverse !?

B: Oui... je me suis fait passer pour vous aux yeux de ce sacré Nicolas et il n'y a vu que du feu !

M: Qu'est-ce qui me le prouve ? Hum... la liste
des objets volés, rien que ça...

B: J'ai pris soin de bien la contrôler...

M: Monsieur, je ne sais quoi dire, si ce n'est que
vous êtes un imposteur...

B: Monsieur Delaroche, vous me blessez...

M: Connaissez-vous Stéphane Dafflon ?

B: Hum... vous avez de bonnes références...

M: Depuis le temps que je cherche à vous pincer...

B: Pincez, Monsieur Delaroche...

M: Je ne sais pas si je dois...

B: Dans ce cas... j'avoue... j'avoue, c'est moi !, c'est moi
qui ai cambriolé le château !

M: Marcel Bugnon ou Stéphane Dafflon ?

B: À vous de choisir...

M: En voilà assez !

...

... à suivre dans le prochain épisode...

